N° 19. AVRIL 1921.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La charité des parfaits

ou la perfection de la charité

Nous avons vu que la pleine perfection de la vie chrétienne, selon saint Jean de la Croix, est d'ordre nettement mystique et n'est vraiment réalisée que dans l'union transformante. Nous avons vu aussi que bien des auteurs ascétiques modernes s'expriment tout autrement.

D'où vient cette divergence ?

On connaît l'explication donné par le P. Poulain : « Tous les auteurs ascétiques, dit-il, parlent des trois voies *purgative, illuminative, unitive,* et leur font correspondre, au moins approximativement, les expressions de voies des *commençants,* des *progressants,* des *avancés.* Les uns n'y font jouer aucun rôle à la mystique ; les autres, du moins, ne la placent qu'à la fin de la troisième voie. *Saint Jean de la Croix emploie également ces six mots, mais en les entendant autrement que tout le monde.* Il se place au point de vue spécial de la mystique, et met celle-ci dans la seconde et la troisième voie ... : « La voie de l'esprit ou des *progressants* est encore appelée *voie illuminative,* ou voie de la *contemplation infuse* » (*Nuit,* l. I, c. 14). Certes ce lan-

gage est fort différent de celui des autres auteurs spirituels (1). »

Le langage de saint Jean de la Croix diffère notablement, c'est sûr, de celui de bien des auteurs ascétiques modernes, mais, tout en précisant sur plusieurs points celui des grands docteurs qui l'ont précédé, n'est-il pas du même ordre que le leur, ne rend-il pas le même son?

Est-ce une moindre élévation que l'on trouve dans les œuvres spirituelles des Pères, de saint Augustin, de Denys, de saint Bernard, de saint Bonaventure, de saint Thomas, de Tauler, de Louis de Blois, de Denys le Chartreux, de l'auteur de l'*Imitation*, de saint François de Sales, et d'une façon générale dans les œuvres des Saints qui ont parlé de la vie parfaite considérée dans sa plénitude? Ils ne mentionnent pas plus que saint Jean de la Croix une double vie unitive, la première ordinaire et la seconde extraordinaire par sa nature même, et inaccessible de soi à la plupart des âmes intérieures.

Comment s'explique donc la divergence que nous venons d'indiquer? — Tandis que certains auteurs s'adressent surtout à des débutants ou à des âmes qui ne visent qu'une perfection relative, saint Jean de la Croix écrit « pour ceux qui se décident à passer par la nudité de l'esprit », surtout pour des âmes contemplatives, il leur propose la plus haute perfection accessible ici-bas et les moyens les plus efficaces et les plus directs pour y parvenir. Il le dit lui-même dans le Prologue de la *Montée* (2). Par là s'explique l'apparente exagération de ses exigences en fait d'abnégation. Par là s'explique aussi la très haute idée qu'il se fait de la voie illuminative et de la voie unitive ; il nous les présente dans leur *plénitude*, qui ne se trouve que dans la vie mystique. Beaucoup d'auteurs ascétiques modernes ne

(1) A. Poulain, *Grâces d'oraison*, 9e éd., ch. xxxi, n° 45, p. 612.

(2) « *J'écris pour tout le monde*, mais c'est à condition qu'on se décide à passer par la nudité de l'esprit. J'avoue pourtant que par ce traité j'ai eu surtout en vue quelques membres de notre saint Ordre. »

nous en donnent au contraire qu'une idée inférieure et amoindrie, car si ces deux voies apparaissent au cours de la vie ascétique, ce ne peut être que sous une forme élémentaire et très imparfaite.

Il se passe ici quelque chose de semblable à ce qui a lieu pour la culture intellectuelle. Pour beaucoup, la formation théologique suffisante est donnée par un manuel qui se peut étudier en trois ans, et qu'il n'y a pas grand intérêt à relire, car on a vite épuisé ce qu'il contient. Qui pourrait prétendre que c'est là la *perfection* de la culture théologique ? D'autres ne peuvent satisfaire les exigences de leur esprit que par l'étude approfondie de saint Thomas et de ses principaux commentateurs. Ce n'est pas là pour eux un luxe, une étude extraordinaire, c'est nécessaire pour la formation de leur esprit. Ils se rendent même compte qu'en passant toute leur vie à enseigner la *Somme théologique*, écrite pourtant pour des novices, ils ne l'épuiseront pas, et ne parviendront pas à la saisir pleinement dans toute son ampleur, son élévation et sa profondeur ; pour cela il faudrait avoir une intelligence égale à celle du Maître. « Comprendre, c'est égaler », disait Raphaël. Pour étudier le traité de la Grâce, certains esprits y consacreront trois mois et n'y reviendront guère plus ; d'autres comprennent que le travail de toute leur vie ne suffirait pas à pénétrer ce que les docteurs de l'Eglise ont voulu nous dire sur ce grand mystère.

Ainsi, au point de vue spirituel, beaucoup d'âmes sont vite et trop vite satisfaites par une perfection très relative, qui paraît à d'autres absolument insuffisante. Ces derniers ont absolument besoin d'arriver à l'exercice éminent de la charité et des dons du Saint-Esprit. Il y a des tempéraments très passionnés et des intelligences très vigoureuses qui ne semblent pouvoir trouver la paix que dans une haute perfection, celle même décrite par saint Jean de la Croix. A plus forte raison cela est-il vrai des âmes qui ont reçu de bonne heure un attrait supérieur de grâce : elles ne trouveront le repos qu'après les purifications douloureu-

ses, dans l'union transformante, où elles ne seront plus inquiétées par le démon, la chair et le monde.

Pourquoi saint Jean de la Croix n'aurait-il pas conservé la vraie et très haute conception traditionnelle de la perfection chrétienne, de l'union à Dieu dans ce qu'elle a d'essentiel ? Ne seraient-ce pas plusieurs auteurs ascétiques modernes qui auraient appauvri la tradition, en confondant le *plein* développement *normal* de la vie de la grâce ici-bas avec ce qui en est seulement le prélude ? C'est ce que pensent plusieurs théologiens contemporains qui considèrent la vie mystique comme nécessaire à la pleine perfection chrétienne, à celle requise par exemple pour la béatification (1). Ils ajoutent : l'autre opinion, tout en prétendant combattre la présomption, peut faire croire à certaines âmes qu'elles sont arrivées à la vie unitive, alors qu'elles en sont bien éloignées. On peut rabaisser ainsi l'idéal de la perfection, le but de la vie religieuse, et priver les âmes d'un des plus grands stimulants à une vie toujours plus fervente, plus généreuse, plus unie à Dieu.

Telle nous paraît être la vérité : il n'y a pas deux voies unitives, l'une ordinaire, et l'autre *de soi* extraordinaire, à laquelle ne pourraient aspirer toutes les âmes ferventes. Il n'y a qu'une voie unitive, qui, par une docilité chaque jour plus parfaite au Saint-Esprit, conduit à une union mystique plus intime. Cette dernière est *extraordinaire de fait* à cause du petit nombre d'âmes pleinement dociles, mais elle n'est *pas extraordinaire de soi* ou *par nature*, comme le miracle ou la prophétie ; elle est au contraire *de soi l'ordre parfait*, le plein développement de la charité, réalisé de fait chez les âmes vraiment généreuses, au moins au terme de leur vie, si elles vivent assez longtemps. Il se peut bien que, faute d'une direction appropriée, ou d'un milieu favorable, ou encore par suite d'une nature très portée à s'extérioriser, certaines âmes généreuses ne par-

(1) Cf. P. Arintero, *La Ciencia tomista*, mai 1919.

viendraient à la vie mystique qu'après un temps plus long que la durée ordinaire de la vie ici-bas (1). Mais ce sont là des circonstances accidentelles et, si fréquentes soient-elles, elles ne portent pas atteinte à la loi foncière du plein développement de la vie et de la grâce (2). Saint Jean de la Croix l'a bien noté, au début de ses œuvres, écrites, dit-il, « pour venir en aide à *tant d'âmes* qui en ont un besoin pressant. Après les premiers pas dans le chemin de la vertu, dit-il, quand le Seigneur désire les faire entrer dans la Nuit obscure pour les mener à l'union divine, il en est qui ne vont pas plus loin. Parfois c'est le désir qui fait défaut, ou elles ne veulent pas s'y laisser mener ; parfois c'est à cause de l'ignorance, ou parce qu'elles cherchent, sans le trouver, un guide averti capable de les conduire au sommet (3). »

On n'arrive pas à ce sommet sans la contemplation infuse ; et certes *celle-ci n'est pas le fruit de notre travail personnel, elle dépasse le mode humain des vertus chrétiennes ;* nous ne l'avons pas quand nous voulons ; elle vient d'une grâce spéciale, d'une inspiration et illumination à laquelle les dons du Saint-Esprit nous rendent dociles. Mais bien que nous n'ayons pas cette inspiration quand nous voulons, nous pouvons nous tenir prêts à la recevoir, la demander et la mériter au moins au sens large du mot *mérite*. Toute âme en état de grâce a reçu en effet les dons du Saint-Esprit qui se développent avec la charité, et généralement le Saint-Esprit nous meut selon le degré de notre docilité habituelle (4).

(1) Cf. M. de la Taille, S. J., *Recherches de science religieuse*, sept. 1919 : « L'oraison contemplative ».

(2) De même dans l'ordre physique le cèdre n'atteindra pas sa hauteur normale, s'il n'est pas planté dans une terre appropriée, ou si certaines circonstances extérieures font défaut. De même, au point de vue intellectuel, faute d'une formation sérieuse, d'un milieu favorable, ou par suite d'un tempérament ingrat, certaines intelligences laborieuses n'atteignent pas leur plein développement normal.

(3) *Montée du Carmel*, Prologue.

(4) Cf. Jean de S. Thomas, in I^{a} II^{æ}, q. 68, *De donis Spiritus Sancti*,

« La conclusion est claire, dit le saint Docteur : Aussitôt que l'âme parvient à se purifier soigneusement des formes et images saisissables, elle baignera dans cette pure et simple lumière, qui deviendra pour elle l'état de perfection. En effet, cette lumière est toujours prête à pénétrer en nous ; ce qui fait obstacle à son infusion, ce sont les formes et les voiles des créatures, qui enveloppent et embarrassent l'âme. Déchirez ces voiles... et peu à peu, sans arrêts, le repos et la paix divine combleront votre âme d'admirables et profondes vues sur Dieu, enveloppées d'amour divin (1). »

Nous montrerons que cette doctrine de saint Jean de la Croix, tout en précisant celle des grands Docteurs qui l'ont précédé, leur reste parfaitement conforme, et qu'elle est déjà contenue dans les béatitudes évangéliques. Celles-ci nous proposent la perfection chrétienne dans toute sa grandeur, et ne sont certes pas inférieures en élévation à ce qu'a écrit l'auteur du *Cantique spirituel*.

disp. XVIII, a. 2, n° 31 : « Instinctus actualis Spiritus Sancti in manu nostra non est, sed est in manu nostra habere cor semper paratum ad obediendum et ut facile mobiles simus a Spiritu Sancto. »

Les théologiens du Carmel et ceux de l'école dominicaine enseignent que toutes les âmes doivent aspirer à la contemplation surnaturelle ou infuse, et que celle-ci peut se mériter *saltem de congruo* : « *Debent omnes ad supernaturalem contemplationem aspirare* ». Cette thèse est défendue par PHILIPPE DE LA STE-TRINITÉ, *Theol. myst.*, éd. de 1874, t. II, p. 299 et 311 ; par ANTONIUS A SANCTO SPIRITU, *Directorium mysticum*, éd. de 1732, p. 99 ; par VALLGORNERA, *Theol. mystica*, éd. Berthier, t. I, p. 428 ; par le P. MEYNARD, O. P., *Traité de la vie intérieure*, t. II, p. 131.

(1) *Montée du Carmel*, l. II, c. 13.

Reste toujours sous-entendue la prédestination au sujet de laquelle saint Jean de la Croix écrit : « Il est vrai que les âmes, quelle que soit leur capacité, peuvent avoir atteint l'union, mais toutes ne la possèdent pas au même degré. Dieu dispose librement de ce degré d'union, comme il dispose librement du degré de la vision béatifique » (*Montée*, l. II, c. 4). De ce que *tous* les justes ne sont pas prédestinés à la gloire et n'y arrivent pas infailliblement, on ne peut prétendre qu'elle n'est pas la consommation *normale* de la grâce, de même pour l'union mystique ici-bas.

Nous répondons ainsi à trois questions récemment posées (1) :

1° Qu'est-ce qui caractérise la vie mystique ?

Une passivité spéciale ou la prédominance des dons du Saint-Esprit, dont le mode supra-humain est spécifiquement distinct du mode humain des vertus chrétiennes, sans pourtant se confondre avec les grâces *gratis datae* comme la prophétie ; ces dernières ne sont nullement nécessaires à la vie mystique, elles sont en quelque sorte extérieures et données surtout pour l'utilité du prochain (2).

2° Quand commence la vie mystique dans le cours de la vie spirituelle ?

Normalement avec les purifications passives des sens, et l'oraison de recueillement passif.

3° Faut-il avoir une vocation spéciale pour y parvenir ?

Non, *en principe*, « la grâce des vertus et des dons » suffit *de soi* par son développement normal à nous y disposer, et la contemplation mystique est nécessaire à la pleine perfection de la vie chrétienne. Cependant, *de fait*, faute de certaines conditions, parfois indépendantes de notre volonté, des âmes même généreuses n'y parviendraient qu'après un temps plus long que la durée ordinaire de notre existence ici-bas ; comme, faute de certaines

(1) *Revue d'Ascétique et de Mystique*, oct. 1920 : J. de Guibert, S. J., *A propos de la Contemplation mystique*, p. 329-351.

(2) Cette doctrine s'élève comme un juste milieu et un point culminant au-dessus de *deux opinions opposées entre elles*. La première réduit la contemplation mystique à un acte de foi vive plus intense que les autres, et cela parce qu'elle méconnaît la *distinction spécifique* entre *les vertus* et *les dons*, établie par saint Thomas, I^{a} II^{ae}, q. 68, a. 1, 2, 3. — La seconde semble élever beaucoup la vie mystique, en réalité elle la diminue, parce qu'elle ne voit pas assez la *différence profonde* qui existe entre *les dons du Saint-Esprit* (surnaturels par leur essence et par leur mode et présents dans toutes les âmes en état de grâce) et *les grâces gratis datae* qui ne sont généralement pas surnaturelles par leur essence même, mais seulement par leur mode (*quoad modum*), qui ne supposent pas nécessairement l'état de grâce, qui sont en quelque sorte extérieures, et extraordinaires non seulement de fait, mais de soi. Cf. I^{a} II^{ae}, q. 111, a. 5.

conditions, certaines intelligences capables d'une formation intellectuelle supérieure n'y aboutissent pas.

*
* *

Nous rappellerons le chapitre xxv de l'*Imitation*, l. III, sur la véritable paix. Il n'est sûrement pas d'ordre inférieur à la doctrine que nous venons d'exposer, et il s'adresse à toutes les âmes pour leur montrer un idéal de perfection, auquel sans aucune présomption elles peuvent toutes aspirer :

« Tous désirent la paix ; mais tous ne cherchent pas ce qui procure une paix véritable. Ma paix, dit le Seigneur, est avec ceux qui sont doux et humbles de cœur. Votre paix sera dans une grande patience... Ne désirez, ne cherchez rien hors de moi... Le progrès de l'homme et sa *perfection* consiste à vous offrir de tout votre cœur à la volonté divine, à ne vous rechercher en aucune chose, ni petite ni grande, ni dans le temps ni dans l'éternité, de sorte que, regardant du même œil et pesant dans la même balance les biens et les maux, vous m'en rendiez également grâces.

« Et ce n'est pas tout ; il faut encore quevous soyez si ferme, si constant dans l'espérance, que, privé intérieurement de toute consolation, vous prépariez votre cœur à de plus dures épreuves, sans jamais vous justifier vous-même, comme si vous ne méritiez pas de tant souffrir, mais reconnaissant, au contraire, ma justice, et louant ma sainteté dans tout ce que j'ordonne. Alors vous marcherez dans la voie droite, dans la véritable voie de la paix ; et vous pourrez avec assurance espérer de revoir mon visage avec allégresse.

« Que si vous parvenez à *un parfait mépris de vous-même*, je vous le dis, vous jouirez d'une paix aussi profonde qu'il est possible en cette vie d'exil. »

Cette paix est le fruit d'une charité éminente et du don

de sagesse, qui nous fait contempler toutes choses, agréables ou très pénibles, en Dieu, principe et fin de tout. A ce don, dit saint Augustin, correspond la béatitude des pacifiques.

Et c'est pourquoi dans le même livre de l'*Imitation*, l. III, c. XXXI, le disciple demande *la grâce supérieure de la contemplation* : « J'ai besoin, Seigneur, d'une grâce plus grande, s'il me faut parvenir à cet état où nulle créature ne sera un lien pour moi... Il aspirait à cette liberté, celui qui disait : Qui me donnera des ailes comme à la colombe? et je volerai et je me reposerai (Ps. LIV, 7)... Il faut donc s'élever au-dessus de toutes les créatures, se détacher parfaitement de soi-même, et demeurant ainsi élevé et comme sorti de soi (« in excessu mentis stare »), bien comprendre que c'est vous qui avez tout fait et que rien n'est semblable à vous. Mais, si l'on est entièrement dégagé de toute créature, on ne pourra librement appliquer son esprit aux choses divines. *Et c'est pourquoi l'on trouve peu de contemplatifs, parce que peu savent se séparer entièrement des créatures périssables*. Pour cela il faut une grâce puissante, qui soulève l'âme et la ravisse au-dessus d'elle-même. Tant que l'homme n'est pas ainsi élevé en esprit, dégagé des créatures et tout uni à Dieu, tout ce qu'il sait et tout ce qu'il a n'est pas d'un grand prix. »

Cet admirable chapitre, qu'il faudrait citer tout entier et dont tous les mots doivent être pesés (1), n'est pas d'ordre inférieur à ceux de saint Jean de la Croix sur l'union transformante ; il est à proprement parler d'ordre mystique, et c'est là seulement qu'il trouve la vraie perfection de l'amour de Dieu (2).

(1) Voir le commentaire qu'en donne le P. Dumas, S. M., dans son excellent livre : *L'Imitation de Jésus-Christ : introduction à l'union intime avec Dieu*, p. 360-370.

(2) D'un Carmel français une maîtresse des novices nous écrivait dernièrement à ce sujet : « Il y a de très longues années que je suis dans la vie religieuse et assez longtemps que je suis chargée du noviciat. Il me semble que beaucoup d'âmes restent à la porte de la vie

Tel a été le langage de tous les saints, lorsqu'ils ont parlé de l'amour parfait, de la connaissance intime de Dieu et de nous-mêmes qu'il suppose et des signes auxquels on le reconnaît.

Ainsi parlait le Seigneur à sainte Catherine de Sienne :

véritable, faute d'instruction et par l'illusion de croire que seule la méditation est un état sûr. Ordinairement quand on entre dans nos monastères avec les dispositions requises (et il doit en être de même dans tous les cloîtres) et que l'on travaille sérieusement à l'acquisition des vertus, en très peu de temps, l'âme est soumise par Dieu aux aridités et aux impuissances, prélude des purifications passives. Eh bien, il est à peu près impossible de faire comprendre à celles qui ont été élevées selon la méthode de la méditation raisonnée que cet état est bon et qu'il est fait pour les conduire à l'union divine. Elles ne parviennent pas à entendre l'enseignement de saint Jean de la Croix : « s'appliquer en ce moment à comprendre et à considérer des objets « particuliers, fussent-ils hautement spirituels, ce serait faire obstacle « à la lumière générale, subtile et simple de l'esprit, ce serait faire « intervenir un nuage » (*Montée*, l. II, c.° 13).

« Tout au contraire pour les âmes qui acceptent avec soumission ces premières peines ; c'est en très peu de temps la paix d'abord, et ensuite la science de savoir trouver Dieu dans ces obscurités, de là un avancement rapide. Les premières, après trente ans et plus de vie religieuse, attendent toujours que quelqu'un vienne enfin les soulever et leur montrer ce qu'elles cherchent toujours, elles mènent une vie décolorée et sans élan. Dans la vie contemplative, le secret du bonheur c'est de savoir vivre cette vie sous le regard de Dieu.

« Puis-je continuer à enseigner que la contemplation proprement dite, à ses divers degrés, vient toujours de Dieu et qu'elle est infuse ? Une des raisons qui m'ont toujours portée à croire cela, c'est que, lorsque l'âme est un peu avancée dans l'oraison, la seule chose qui la contente, c'est de sentir que tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle sent lui vient directement de Dieu et non d'elle-même. Toute âme, tant soit peu véritablement contemplative, d'instinct cherche à se défaire de tout ce qui lui est personnel et n'en fait aucun cas. Je comprends très bien la contemplation acquise au terme d'une étude ou lecture captivante, c'est l'admiration devant la vérité découverte. Mais dans l'oraison les sujets sont toujours à peu près les mêmes, comment rester un certain temps et habituellement sous cette emprise, sans la grâce de la contemplation infuse, et n'est-on pas sur le chemin de cette contemplation dès qu'on veut accepter les purifications qui en sont la porte ? »

Telle nous paraît être en effet la doctrine de saint Jean de la Croix, pour lui la contemplation proprement dite est infuse.

« Il me reste maintenant à te dire à quel signe l'on voit que l'âme est arrivée à l'amour parfait. Ce signe est celui-là même qu'on vit dans les apôtres, quand ils eurent reçu le Saint-Esprit. Ils sortirent du cénacle, et, délivrés de toute crainte, ils annonçaient ma parole, et prêchaient la doctrine de mon Fils unique. Loin de redouter les souffrances, c'est de leurs souffrances qu'ils se faisaient gloire...

« Ceux qui ont la passion de mon honneur, et qui ont faim du salut des âmes, courent à la table de la très sainte Croix. Ils n'ont d'ambition que de souffrir et d'affronter mille fatigues pour le service du prochain... Ils portent dans leur corps les stigmates du Christ, et l'amour crucifié, qui les brûle, éclate dans le mépris qu'ils ont d'eux-mêmes, dans la joie qu'ils éprouvent dans les opprobres, dans l'accueil qu'ils font aux contradictions et aux peines que je leur accorde, de quelque côté qu'elles viennent et de quelque manière que je les leur envoie...

« Ceux-là courent avec ardeur dans la voie du Christ crucifié ; ils suivent sa doctrine, et rien ne peut ralentir leur course, ni les injures, ni les persécutions, ni les plaisirs que le monde leur offre et qu'il voudrait leur donner. Ils passent par-dessus tout cela, avec une force inébranlable, une persévérance que rien ne trouble, le cœur transformé par la charité, goûtant et savourant cette nourriture du salut des âmes, prêts à tout supporter pour elles. Voilà qui prouve, à n'en pouvoir douter, que l'âme aime son Dieu à la perfection, et sans aucun intérêt... Si ces parfaits s'aiment eux-mêmes, c'est pour Moi ; s'ils aiment le prochain, c'est pour Moi, pour rendre honneur et gloire à mon nom. Voilà pourquoi la souffrance les trouve toujours forts et persévérants... Au milieu de toutes les injures, c'est la patience qui brille et qui affirme sa royauté.

« A ceux-là je fais la grâce de sentir que je ne suis jamais séparé d'eux (1), tandis que dans les autres je m'en vais et

(1) Ces mots désignent manifestement l'union mystique et même l'union mystique parfaite.

je reviens, non que je leur retire ma grâce, mais bien le sentiment de ma présence... Ces âmes plongées dans le brasier de ma charité, sans que rien ne demeure d'elle, en dehors de Moi, n'ayant plus aucune volonté propre, mais tout entières embrasées en Moi, qui donc pourrait les prendre et les retirer de Moi et de ma grâce ?... Toujours elles me sentent en elles, jamais je ne leur dérobe le sentiment de ma présence... Aussi maintes fois le corps est-il soulevé de terre, à raison de cette parfaite union,... le corps reste comme immobile, tout brisé par l'amour de l'âme, à tel point qu'il ne pourrait plus vivre si ma bonté ne le ceignait de sa force... Aussi, j'interromps pour quelque temps cette union, pour permettre à l'âme de rester encore dans son corps. C'est de ce corps, auquel il était enchaîné, que saint Paul se plaignait, parce qu'il l'empêchait de me voir pour quelque temps encore. Il gémissait de se trouver parmi les mortels, qui toujours m'offensent, privé de ma vue, privé de me voir dans mon essence (1). »

Ce n'est pas une moindre élévation que nous trouvons chez saint Thomas d'Aquin, lorsque, dans sa langue sobre de théologien, il traite la question : *Quelqu'un peut-il être parfait en cette vie ?*

« La loi divine, répond-il, ne commande pas l'impossible. Or elle nous dit : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.*

« La perfection de la vie chrétienne consiste, en effet, dans la charité et elle implique une certaine universalité ou totalité, car le parfait est ce à quoi rien ne manque.

« De ce point de vue, on peut considérer une triple perfection :

« La perfection absolue consiste à aimer Dieu *autant qu'il est aimable*, elle n'est pas possible pour la créature ; car Dieu seul peut s'aimer ainsi, c'est-à-dire infiniment.

« Autre est la perfection qui consiste à aimer Dieu *de tout*

(1) Ste Catherine de Sienne, *Dialogue*, trad. Hurtaud, t. I, ch. 44 à 49.

notre pouvoir, de telle façon que notre amour tende *toujours actuellement vers* Lui. Cette perfection n'est pas possible ici-bas, mais c'est celle du ciel.

« Enfin il y a une perfection qui consiste à aimer Dieu, non pas autant qu'il est aimable, ni à tendre toujours actuellement vers lui, mais *à exclure ce qui s'oppose à l'amour de Dieu.* « Le poison qui tue la charité, dit saint « Augustin, c'est la cupidité ou la convoitise ; lorsque « celle-ci est détruite, c'est la perfection. » Sur la terre, cette perfection peut exister, et de deux manières :

« Ou bien l'homme exclut de son affection *tout ce qui est contraire à la charité et la détruirait*, comme le péché mortel. Et ceci est nécessaire au salut.

« Ou bien l'homme exclut de son affection, non seulement ce qui est contraire à la charité, mais *tout ce qui empêche son amour de se diriger totalement vers Dieu.* Sans cette perfection, la charité peut exister, par exemple chez les commençants et les progressants » (IIª IIᵃᵉ, q. 184, a. 2).

C'est cette dernière perfection qui est le propre des *parfaits* ; il y a encore chez eux des péchés véniels de fragilité ou de surprise ; mais ils évitent les péchés véniels délibérés et aussi les légères imperfections, qui seraient conscientes et voulues. Ils sont très fidèles aux inspirations du Saint-Esprit, que ces inspirations rappellent un devoir même minime ou un simple conseil (1). De plus, au lieu de se contenter d'actes de charité relativement faibles pour le degré de vie surnaturelle où ils sont parvenus (*actus remissi*), les parfaits font très souvent des actes au moins aussi intenses que la charité qu'ils ont dans le cœur, actes par lesquels ils méritent d'obtenir à l'instant même une augmentation très notable de cette vertu (2). Ayant dix talents, ils se gardent bien d'agir comme s'ils n'en avaient que deux. De même ils communient avec une grande ferveur de volonté ; ils ont faim de l'Eucharistie (3). Tendant

(1) Iª IIᵃᵉ, q. 68, a. 2. — (2) IIª IIᵃᵉ, q. 24, a. 6. — (3) III, q. 80, a. 10.

toujours vers de grandes choses par la vertu de magnanimité (1), ils n'en montrent pas moins une profonde humilité dans leurs confessions, dans toute leur vie, et se jugent les derniers des hommes (2). Ils sont doux et humbles de cœur autant que fermes et forts. Chez eux, « la prudence méprise toutes les choses du monde pour la contemplation des choses divines; elle dirige toutes les pensées de l'âme vers Dieu. La tempérance abandonne, autant que la nature le peut supporter, ce qu'exige le corps. La force empêche l'âme de s'effrayer devant la mort et devant l'inconnu des choses supérieures. La justice enfin porte à entrer pleinement dans cette voie toute divine » (3). Plus haut encore, selon saint Thomas, sont les vertus de l'âme pleinement purifiée, *virtutes jam purgati animi*, celles des grands saints ici-bas et des bienheureux au ciel. »

Chez les parfaits, la prière de désir est presque continuelle ; ils entendent le mot de Notre-Seigneur : *Il faut toujours prier*. Leur foi est devenue contemplation aimante (4); leur espérance, confiance invincible (5).

Bref, « tandis que les commençants travaillent surtout à fuir le péché, à résister aux mouvements de concupiscence..., et que les progressants s'efforcent principalement d'avancer dans la pratique de la charité et des autres vertus..., les parfaits tendent surtout à s'unir à Dieu, à adhérer à lui, à jouir de lui, et désirent mourir pour être avec le Christ » (6).

Saint Thomas ne se fait pas une idée moins haute de ce que doit être chez ces âmes l'amour du prochain :

« Il y a de même trois degrés dans la charité pour le prochain. Au premier, notre charité, sans exclure personne, ne s'étend guère positivement qu'à nos amis et à ceux qui nous sont connus. Ensuite, elle veut et fait du bien aux

(1) II^a II^{ae}, q. 129, a. 3, ad 4. — (2) II^a II^{ae}, q. 161, a. 6, Des degrés de l'humilité. — (3) I^a II^{ae}, q. 61, a. 5. — (4) II^a II^{ae}, q. 8, a. 4 et 7 ; q. 45 ; q. 180, a. 6. — (5) II^a II^{ae}, q. 18, a. 4 ; q. 129, a. 6. — (6) II^a II^{ae}, q. 24, a. 9.

étrangers, et finalement à nos ennemis. C'est là, dit saint Augustin, le propre des parfaits.

« Ce progrès dans l'extension de la charité s'accompagne d'un autre dans l'intensité de cette vertu. Cette intensité croissante se manifeste par les choses que l'homme méprise pour le prochain ; il en vient à mépriser non seulement les biens extérieurs, mais les afflictions corporelles et finalement la mort, selon le mot du Seigneur : *Il n'y a pas de plus grande charité que de donner sa vie pour ses amis.*

« Enfin le progrès de la charité fraternelle se manifeste par ses effets, lorsque l'homme donne pour le prochain non seulement ses biens temporels, mais ses biens spirituels et se donne finalement lui-même tout entier, selon le mot de saint Paul (II Cor., XII, 15) : *Pour moi, bien volontiers je dépenserai et je me dépenserai moi-même tout entier pour vos âmes, dussé-je, en vous aimant davantage, être moins aimé de vous* (1). Saint Bonaventure parle de même (2).

A ces trois degrés de la charité répondent, selon saint Thomas, trois degrés dans les vertus morales (3), et aussi dans les dons et dans la contemplation (4).

Il est difficile de se faire une plus haute idée de la perfection chrétienne : exclure tout ce qui empêche l'âme d'être *totalement* à Dieu ; adhérer à lui ; aspirer vivement à l'union du ciel ; aimer effectivement et en particulier ses ennemis eux-mêmes ; mépriser la mort pour la gloire de Dieu et le salut des âmes : tel est l'âge parfait de la vie spirituelle.

(1) II^a II^{ae}, q. 184, a. 2, ad 3.

(2) S. Bonavent., Opusc. *de gradibus virtutum*, cap. 1 ; et Opusc. *de triplici via vel Incendium amoris.*

(3) I^a II^{ae}, q. 61, a. 5. Manifestement la perfection des vertus de l'âme purifiée, *virtutes purgati animi*, décrite par saint Thomas est d'ordre mystique.

(4) II^a II^{ae}, q. 180, a. 6.

*
* *

Si l'on remonte enfin aux anciens Docteurs, qui ont parlé les premiers des trois voies purgative, illuminative et unitive et des degrés de charité correspondants, on voit qu'ils prennent ces termes dans le grand sens conservé par saint Jean de la Croix, et non dans l'acception amoindrie, devenue courante chez plusieurs auteurs ascétiques modernes.

On ne saurait nier que la distinction des trois voies ne doive son origine à la doctrine de la contemplation chrétienne d'après saint Augustin et Denys. M. Pourrat le reconnaît dans son récent ouvrage, *La Spiritualité chrétienne*, p. 349, n. 1, et il ajoute : « La doctrine des trois étapes : la purification, l'illumination et l'union..., sera peu à peu généralisée et appliquée à la vie chrétienne ordinaire ». C'est-à-dire que ces expressions seront souvent prises ensuite dans un sens amoindri.

A l'origine elles sont prises dans leur acception la plus haute, qui désigne non point quelque chose d'extraordinaire en soi ou de miraculeux, mais quelque chose d'éminent, l'ordre parfait, ou le plein développement de la vie surnaturelle ici-bas.

Denys parle souvent de ces trois voies, spécialement dans tout le chapitre v de son livre de *la Hiérarchie ecclésiastique* : « Dieu, dit-il, purifie d'abord les âmes dans lesquelles il habite, puis il les illumine et finalement les conduit à l'union divine... De même dans l'Eglise, à l'ordre des diacres appartient la vertu de purifier..., à celui des prêtres la vertu d'illuminer, et à l'ordre épiscopal celle de perfectionner » (ibid., n. 7). Saint Thomas reproduit plus tard cette doctrine et la fait sienne (1).

(1) S. Thomas, IV Sent., d. 4, q. 1, a. 1, q^{a} 3, et II Sent., d. 9, q. 1, a. 2, c. et ad 8^{m}. Tout cet article, qui a pour titre *Utrum unus angelus purget alium*, est à lire, pour bien voir en quel sens exact saint Thomas, suivant Denys, prend les mots *purgatio, illuminatio, unio*.

Voir aussi à l'index général des œuvres de saint Thomas, appelé

Dans sa *Théologie mystique*, c. I, n. 1, Denys montre plus explicitement tout ce qu'il entend par ces mots qui reviennent si souvent sous sa plume : « Pour toi, ô bien-aimé Timothée, dans ton désir d'arriver aux contemplations mystiques, efforce-toi, sans te lasser, de *te dégager* et des sens et des opérations de l'esprit, et de tout ce qui est sensible et intelligible, et de tout ce qui est ou n'est pas, afin de *t'élever* par l'inconnaissance, autant qu'il est possible de le faire, à *l'union* de celui qui est au-dessus de tout être et de toute connaissance, c'est-à-dire de t'élever, en te détachant absolument de toi-même et de toutes choses, dépouillé de tout, et délié de toute entrave, à ce rayon surnaturel translumineux des ténèbres divines. » C'est exactement la même doctrine et les mêmes termes que nous trouvons plus tard chez saint Jean de la Croix.

Saint Augustin ne parle pas autrement, lorsqu'il traite de la contemplation dans *les Confessions* IX, c. 10, *les Soliloques* I, c. 1, 12, 13, *la Vie bienheureuse*, le *De quantitate animae* (1). En particulier dans ce dernier ouvrage, l. I, c. 33, lorsqu'il décrit les divers degrés de la vie de l'âme, après avoir considéré la vie végétative, la vie sensitive, la vie intellectuelle ou la connaissance des sciences, il étudie les degrés de la vie spirituelle : 1° la lutte contre le péché, l'œuvre très difficile de la *purification*, pendant laquelle

Tabula aurea, au mot *illustratio*. On se fera une idée de ce qu'il entend par vie illuminative en lisant ce qu'il dit du don d'intelligence, III Sent., d. 34, q. 1, a. 1, c. fin. : « Intellectus donum, ut Gregorius dicit, de auditis mentem illustrat, ut homo etiam in hac vita praelibationem futurae manifestationis accipiat. » Cette illumination du don d'intelligence nous donne un avant-goût de la vision béatifique.

(1) Ces ouvrages se trouvent dans Migne, P. L., t. XXXII. M. Pourrat a bien mis ces textes en relief dans *la Spiritualité chrétienne*, p. 332-344. Mais on verrait mieux, croyons-nous, toute leur portée si on les rapprochait davantage de ceux cités dans le même ouvrage, au chapitre précédent, qui a pour titre *la Doctrine spirituelle de saint Augustin*. La *mystique* de saint Augustin n'est certainement *pas séparée* de sa *Doctrine spirituelle*, et nous ne voyons pas pourquoi M. Pourrat en a traité séparément en deux chapitres distincts.

il faut mettre toute sa confiance en Dieu ; elle conduit, dit-il, à la vraie vertu, qui montre toute la grandeur de l'âme, son incomparable supériorité sur le monde de corps ; 2° *l'entrée dans la lumière*, qui n'est possible qu'à ceux qui sont purifiés ; les yeux malades ne peuvent supporter la lumière que désire l'œil pur et sain ; 3° *la contemplation et l'union divine*, qui nous permet de jouir du Souverain Bien : « Dans la vision intellectuelle et la contemplation de la vérité... Quelles sont les joies de l'âme... quels sont les souffles de cette éternelle sérénité, que pourrais-je en dire ? Quelques âmes grandes et incomparables ont raconté ces merveilles... nous savons qu'elles les ont vues et qu'elles les voient encore (1). »

C'est cette contemplation que saint Augustin décrit lui-même dans *les Confessions*, IX, c. 10, lorsqu'il rappelle son entretien auec sa mère à Ostie : « Celui qui ferait taire en lui les tumultes de la chair ; qui fermerait les yeux aux spectacles de la terre, des eaux, de l'air et du firmament ; qui ferait taire sa propre âme, sans lui permettre de s'arrêter à elle..., celui qui n'entendrait plus ces créatures... et à qui Dieu seul parlerait lui-même directement... d'une manière toute spirituelle,... si ce ravissement se continuait et si cette contemplation seule absorbait celui qui en jouirait..., ne serait-ce pas l'accomplissement de cette parole évangélique : « Entrez dans la joie de votre Seigneur » ?

Faut-il s'étonner que, pour une telle contemplation et union divine, soit nécessaire la pleine purification dont parlera plus tard saint Jean de la Croix ? Saint Augustin lui-même l'exige, et ce serait une erreur de séparer son ascétique et sa mystique : la première mène à la seconde, comme l'adolescence à l'âge adulte. Les trois voies dont il vient de parler en des termes à peu près semblables à ceux des grands maîtres postérieurs, correspondent aux trois

(1) *De quantitate animae*, l. I, c. 33.

degrés de la charité dont il parle ailleurs, celui des commençants, des progressants et des parfaits (1).

Selon lui, en effet, il faut déjà une grande charité pour être au nombre des *progressants*. On peut dire qu'on ne l'est pas, tant qu'on n'a pas subi l'épreuve de la critique et de la contradiction de la part des hommes qui ne sauraient supporter que l'on fasse mieux qu'eux (2). La charité parfaite dont parle saint Augustin dans le *Cantique des degrés* (3) et dans les *Confessions*, XIII, 8, suppose qu'on est prêt à mourir pour ses frères, et ne se conçoit pas sans cette connaissance intime et pénétrante de Dieu, qui est la contemplation mystique. Le don de sagesse grandit avec la charité, tout l'organisme surnaturel de la grâce, des vertus et des dons se développe en même temps.

Concluons donc que dans la description qu'il fait des trois voies, purgative, illuminative et unitive, comme dans celle qu'il nous donne des trois degrés de charité correspondants, saint Jean de la Croix est en parfait accord avec saint Augustin, Denys, saint Thomas d'Aquin, nous pouvons ajouter avec saint Bernard, saint Bonaventure, et les vrais disciples de ces grands maîtres ; il précise leur enseignement sur plusieurs points, mais il ne l'altère en rien. La très haute idée qu'il se fait des voies illuminative et unitive est donc bien traditionnelle ; il ne se contente pas de les dépeindre sous une forme inférieure ou embryonnaire, comme le font plusieurs auteurs ascétiques modernes, il nous les montre dans leur plénitude, et ainsi considérées elles sont proprement d'ordre mystique.

(1) Cf. S. Aug., *De natura et gratia*, c. lxx, n. 84, n. 82. — *In I^m Epist. Joannis*, tr. V, 4 : « Ut perficiatur (caritas), nascitur; cum fuerit nata, nutritur; cum fuerit nutrita, roboratur; cum fuerit roborata, perficitur.. Si quis... paratus sit pro fratribus etiam mori, perfecta est in illo caritas. » C'est ce texte classique que cite saint Thomas, lorsqu'il traite cette question, II^a II^ae, q. 24. a, 9, sed c.

(2) *Enarr. in psalm.*, cxix, n. 3. — Voir Pourrat, *La Spiritualité chrétienne*, p. 313.

(3) *Enarr. in psalm.*, lxxxiii, n. 10.

C'est pourquoi il faut tenir avec ce grand maître, écho fidèle de la tradition, que la pleine perfection de la charité ici-bas ne peut pas exister sans la contemplation mystique, sans le plein épanouissement des dons d'intelligence et de sagesse, qui grandissent avec la charité. Tout l'organisme surnaturel doit se développer en même temps, ce n'est pas là une chose de soi extraordinaire, c'est la pleine harmonie, l'ordre parfait de la vie, la grâce arrivée ici-bas au sommet de son développement normal. Cette grâce appelée par saint Thomas « *grâce des vertus et des dons* (1) » est tout à fait distincte des *grâces gratis datae* comme la prophétie ou le don des miracles (2).

C'est là ce qui fait dire à saint Jean de la Croix : « O âmes créées pour de telles gloires et qui devez en jouir par prédestination, à quoi songez-vous? De quoi vous occupez-vous? Que vos aspirations sont vulgaires, que vos prétendus biens sont misérables! Qu'il est triste votre aveuglement! Vous fermez les yeux à la plus éclatante lumière, et vous n'entendez pas les voix puissantes qui vous sollicitent! En vous laissant entraîner par ce que vous regardez comme le bonheur et la gloire, vous ne voyez pas que vous restez enfoncées dans vos misères et votre vulgarité, et vous vous rendez indignes des trésors qui vous sont destinés! » (3)

Tous doivent dire avec le psalmiste : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après toi, ô mon Dieu. Mon âme a soif du Dieu vivant. Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu? » (Ps. XLI, 3.)

Fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) III^{a}, q. 62, a. 2.
(2) I^{a} II^{ae}, q. 111, a. 5.
(3) *Cantique Spirituel*, IV^{e} Partie, str. 39, trad. Hoornaert, p. 310.

A l'école du Maître intérieur

(*Suite*)

---

§ VI. — L'instinct du Saint-Esprit s'épanouit d'abord dans les intuitions du don d'intelligence.

Les manifestations du Saint-Esprit sont diverses comme les âmes qui servent d'instruments à ce divin artiste. Autre est le son de la harpe, autre celui des grandes orgues, malgré qu'un même musicien les fasse vibrer. Néanmoins il y a sept notes qui sont les mêmes en tout instrument. Ainsi l'action de l'Esprit-Saint touche les âmes de sept façons dont trois nous intéressent présentement. Il y a la manière du don d'intelligence, celle du don de science et celle du don de sagesse.

Dans l'exercice du don d'intelligence, l'esprit reçoit le privilège de pouvoir se comporter vis-à-vis des données de la Révélation comme il le fait naturellement en face des premiers principes (1). Il en a l'intuition. « Tout être est ce qu'il est, » « On ne peut à la fois être et ne pas être », etc... Ces axiomes fondamentaux apparaissent comme

(1) II^{a} II^{ae}, qu. 8, a. 1, ad 2.

évidents à tout esprit humain. De même, les vérités révélées qui sont à la base de notre vie surnaturelle s'imposent à l'esprit dont la lumière naturelle se trouve renforcée par l'illumination du don d'intelligence (1).

Par la foi l'esprit accepte déjà ces vérités et s'y tient fermement, mais c'est une adhésion extérieure dont la volonté fait tous les frais. La question se pose quand même. Comment cela se fera-t-il? *Quomodo fiet istud?* demande la Vierge très sage. Croyant déjà à la parole du messager divin, elle veut, de plus, pénétrer à l'intérieur de la vérité. Et cela s'accomplit par le don d'intelligence (2). Mais alors, le don d'intelligence survenant, la foi va disparaître? Comment en effet concilier ses ténèbres avec l'évidence de l'intuition?

La foi demeurera. Car l'intuition du don d'intelligence n'est qu'imparfaite en face des mystères eux-mêmes. On ne peut en comprendre la teneur intime, mais on voit bien que toutes les difficultés apparentes sont sans valeur. Encore qu'on ne sache pas toujours répondre aux objections, on sent, en dépit des prétentions multiples et compliquées de l'erreur, que la vérité est là dans sa simplicité et sa certitude. Tandis que les hérésies et les négations bardées de formules scientifiques essaient en vain de prendre d'assaut la citadelle de l'âme fervente, le dogme catholique seul en possède la clef, et s'y installe en maître. Il y a une sorte d'harmonie préétablie entre lui et l'âme. Et ce sentiment d'accord paisible constitue l'espèce d'intuition dont nous parlons.

Mais, autour de ce noyau toujours obscur, la splendeur de la vérité catholique brille dès ici-bas et peut faire l'objet d'intuitions proprement dites. D'abord les raisons d'admettre la révélation divine sont susceptibles d'évidence. Et puis de ces mystères auxquels nous croyons émanent, pour la conduite de notre vie, des règles lumineuses que l'on ne

(1) ibid., corp.
(2) II^{a} II^{ae}, qu. 8, a. 5, ad 2.

trouve nulle part ailleurs. Enfin la sainte Écriture et l'Histoire de l'Église sont pleines de textes et de faits que nous pouvons parfaitement comprendre (1).

Alors, qu'il s'agisse d'intuition proprement dite ou non, l'intelligence, illuminée par l'Esprit-Saint, lit au dedans. Elle réalise vraiment la signification de son nom, « *intus legit* ». Avec une subtilité extraordinaire elle pénètre au fond des choses pour en surprendre le secret principe. Ainsi notre œil, quand le microscope en accroît la puissance, découvre dans un objet des lignes et des traits qui lui étaient d'abord invisibles.

Saint Thomas classe en six catégories les choses cachées que le don d'intelligence nous aide à découvrir : la substance sous les accidents, le sens sous les mots, la vérité sous le symbole, la réalité spirituelle sous les espèces sensibles, l'effet sous la cause, et la cause sous l'effet.

On connaît l'histoire de ce paysan que le Curé d'Ars trouvait dans son église, immobile et regardant longuement l'hostie. Ses sens n'apercevaient que du pain blanc; par la foi il croyait que sous ces apparences Notre-Seigneur était réellement présent, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité; mais grâce au don d'intelligence il voyait Jésus en quelque sorte : « Je l'avise et il m'avise », disait-il. Sous les accidents il découvrait la substance.

Quant à saisir le sens des mots et pénétrer l'esprit de la lettre, saint Thomas lui-même nous en signale un bel exemple dans ces disciples d'Emmaüs à qui le Christ ressuscité donna l'intelligence des Écritures (2). Pareillement on peut citer le cas de cette Lydie, dont il est parlé au livre des Actes (XVI, 14), prototype de beaucoup d'âmes pieuses assistant au sermon de leur pasteur : « Le Seigneur lui ouvrit le cœur pour qu'elle comprît ce que disait Paul. » Et n'est-ce pas toujours le Maître intérieur qui éclaire les âmes au cours des siècles, et leur fait trouver sans cesse

(1) II^{a} II^{ae}, qu. 8, a. 2 et 3.
(2) II^{a} II^{ae}, qu. 8, a. 2, sed contra.

dans la sainte Écriture la pensée dont elles ont besoin et que lui, l'Auteur principal, a su mettre sous les humbles lettres écrites par ses instruments ? N'est-ce pas grâce à son instinct que le mystique exultera en psalmodiant au chœur le symbole de saint Athanase où se trouvent exprimées tout simplement les relations mutuelles des trois personnes divines et l'identité de leur nature ? Sainte Gertrude recevait ordinairement l'inspiration divine pendant qu'elle récitait l'office divin.

De même, le mystique saura découvrir sous les voiles symboliques la vérité qui se cache, il reconnaîtra facilement dans le Cantique des cantiques l'épithalame du Christ époux de l'Église et des âmes. Tandis qu'un Voltaire, avec tout son esprit à lui, ne verra en tous ces termes d'amour « qu'une chanson de corps de garde » et y prendra le plaisir que comporte un tel genre, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, sainte Catherine de Sienne, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint François de Sales, tous ceux qu'anime l'Esprit divin y trouveront avec une joie pure l'expression de leur expérience religieuse.

C'est le don d'intelligence encore qui nous fait voir sous les apparences sensibles les réalités spirituelles. Dans ce charpentier qui peine à l'atelier et dont les gens de Nazareth ne font pas plus de cas que d'un autre ouvrier, Marie, sa mère, contemple la plus belle âme humaine qui fut jamais et une personne vraiment divine. Les saints savent, à son exemple, voir dans toute créature humaine l'âme formée à l'image de Dieu, et dans l'âme l'Esprit-Saint qui demeure ou qui du moins heurte à la porte. « Désormais, dit saint Paul, nous ne connaissons plus personne selon la chair ; et si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi (1). » Sœur Elisabeth de la Trinité, la carmélite de Dijon, écrivait de son côté : « J'ai trouvé mon ciel sur la terre, car le ciel c'est Dieu, et Dieu

(1) II Corinth., v, 16.

est dans mon cœur. Le jour où j'ai compris cela, tout s'est illuminé en moi. »

Passons à une autre catégorie d'exemples. Jésus expire entre deux scélérats, crucifié comme un vulgaire criminel. Sa mère est là encore. Elle voit des yeux de l'âme le rachat du monde qui dépend de cette passion douloureuse. Cette vision la galvanise, et elle se tient debout près de la croix. Une vision analogue des effets rédempteurs de la souffrance chrétienne faisait déborder de joie l'âme de sainte Catherine de Sienne après l'exécution capitale de Nicolas Tuldo, dont elle avait elle-même préparé l'âme, étendu la tête sur le billot et reçu le sang. « Mon âme, écrit-elle au bienheureux Raymond, se reposa et goûta une telle paix dans le parfum du sang que je n'ai pu souffrir qu'on enlevât celui qui avait jailli sur moi de sa blessure. Hélas ! Malheureuse, misérable! Je ne veux rien dire de plus. Je demeure sur la terre avec un regret extrême. Il me semble que la première pierre est déjà posée. Ne vous étonnez donc pas si mon seul désir est de vous voir plongé dans le sang et dans le feu que verse le côté du Fils de Dieu. Plus de négligences, mes doux fils, puisque le sang commence à répandre la vie et à la recevoir. » C'est-à-dire que le sang de Nicolas Tuldo, uni à celui du Sauveur, répand ici-bas la vie chrétienne et reçoit au ciel la vie éternelle (1). Bel exemple de cette pénétration du don d'intelligence qui dans la cause découvre les effets.

Dans les effets aussi il nous montre la cause qui les explique. La foi peut s'arrêter épouvantée devant le mystère de la prédestination. Saint Paul y considère l'abîme des jugements divins, et son âme s'apaise dans cette contemplation : « Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance afin de faire miséricorde à tous. O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impéné-

(1) Sainte Catherine de Sienne, *Lettres au Bienheureux Raymond de Capoue* (trad. du Père Bernardot) (p. 87).

trables ! Car qui a connu la pensée du Seigneur? ou qui a été son conseiller? ou qui lui a donné le premier et recevra de lui en retour? Car c'est de lui, et par lui et en lui que sont toutes choses; à lui la gloire dans tous les siècles. Amen (1). »

Nous ne nous étendrons pas davantage pour le moment sur le don d'intelligence. Il faudra y revenir encore quand nous parlerons de l'intuition négative de Dieu qui établit l'âme dans le grand silence mystique (2).

Passons maintenant aux dons de science et de sagesse.

§ VII. — Par le don de science le Saint-Esprit nous accorde une juste appréciation des personnes et des choses de ce monde.

Le don d'intelligence, comme la vertu du même nom, s'épanouit dans une simple intuition sur la vérité. Les vertus de science et de sagesse raisonnent au contraire, et les dons qui leur correspondent jugent par inférence. Ils se passent du raisonnement proprement dit, car l'homme, se trouvant mené par l'Esprit divin, agit à la manière de Dieu, qui n'a que faire de nos procédés logiques de démonstration (3). Mais à l'intérieur de ces jugements des dons de science et de sagesse, les choses apparaissent mises en rapport avec les causes qui les expliquent et les effets qui en résultent. Ainsi, tandis que l'acte du don d'intelligence ressemble à l'intuition simple d'un principe, les actes des dons de science et de sagesse sont comme la vue claire d'une conclusion. Dans le premier cas on discerne la vérité, dans l'autre on se rend compte des raisons qui l'établissent.

Arrêtons-nous d'abord au don de science. Tandis que

(1) Rom., ch. xi, 32-36.
(2) D'après II^a II^{ae}, qu. 8, a. 7, etc.
(3) II^a II^{ae}, qu. 9, a. 1, ad 1.

celui de sagesse plane dans la contemplation de la divinité et considère tout de ce point de vue, le don de science a pour domaine le monde créé et part de là pour s'élever au Créateur (1).

On se rappelle, en effet, que la charité est à la source des dons du Saint-Esprit. Or si la charité nous unit à Dieu d'abord, et nous fait connaître par expérience sa vie et ses pensées, elle s'étend aussi aux créatures, qui reflètent dans une mesure plus ou moins grande la bonté divine. Le second commandement de l'amour est semblable au premier, dit le Maître. Cette charité pour « le prochain » fait naître au fond du cœur fervent une manière de sentir instinctivement parmi les êtres du monde les séductions que l'on doit mépriser, et par contre les biens qu'il y faut apprécier et aimer avec modération en les ordonnant à Dieu. On vit au milieu de la création avec un goût divin dans l'âme, et l'on éprouve de la répulsion pour ce qui ne s'accorde pas avec lui, en même temps qu'une complaisance plus ou moins forte pour tout ce qui le rappelle et nous ramène à lui (2). Tel est le don de science, ou, pour employer un autre terme consacré, telle est « la science des saints (3) ».

En voici un exemple magnifique. Un jour, François d'Assise fait devant l'évêque ce geste solennel de quitter tous ses biens jusqu'à ses propres vêtements, et de se séparer de toute créature humaine, même de son père. Debout en face de Pierre de Bernardone, « le jeune homme, avec une voix toute frémissante d'émotion intérieure, la tête haute et les yeux fixés devant lui, comme s'il contemplait quelque chose ou quelqu'un dans le lointain, s'écria : « Écoutez tout ce que j'ai à dire! Jusqu'ici, j'ai appelé Pierre de Bernardone mon père : mais maintenant voici que je lui rends son or et tous les vêtements que j'ai de

(1) II^a II^{ae}, qu. 9, a. 2, corp. et ad 3.
(2) II^a II^{ae}, qu. 9, a. 4, corp. et ad 1, ad 3.
(3) II^a II^{ae}, qu. 9, a. 3, ad 3.

lui ; de telle sorte que désormais je ne dirai plus : *Mon père Pierre de Bernardone !* mais bien : *Notre Père qui êtes au Ciel !* » (1)

Ce n'était point là une simple cérémonie, mais la réalisation extérieure du détachement que saint François avait déjà accompli dans son cœur et qui devait durer toujours. Les âmes saintes abandonnent ainsi, coûte que coûte, les personnes et les choses les plus chères, quand elles comprennent, à la clarté du don de science, que ces choses et ces personnes paralyseraient leur élan vers Dieu. Sainte Chantal aussi sort de sa maison en passant par-dessus le corps de son fils. Ce n'est pas sans déchirement de cœur que de tels sacrifices peuvent s'exécuter, mais la lumière divine montre avec évidence qu'ils sont nécessaires. Et les saints ne reculent pas.

Or il est écrit : Quittez tout, et vous retrouverez tout. Quand l'âme a de la sorte obéi à l'inspiration céleste, et que désormais libre de toute entrave elle se retourne vers les créatures, l'Esprit de science lui donne de les considérer avec le regard très pur d'Adam au paradis terrestre, et de les appeler, comme lui, de leur nom réel. Avant les noms propres qui les distinguent l'une de l'autre, elles méritent toutes un nom commun. Elles sont des reflets de la bonté divine et des moyens d'arriver à la Fin dernière. Et comme telles l'âme pure les aime et en jouit.

Sainte Chantal, qui a quitté ses enfants pour fonder la Visitation, s'occupera d'eux néanmoins et préparera leur mariage avec un soin attentif. De son fils lui-même elle obtiendra ce témoignage que, si elle fût restée dans le monde, son amour maternel n'aurait rien pu inventer de meilleur pour lui (2).

En même temps, quelle tendresse pour leurs frères et leurs sœurs du cloître s'épanouit dans ces cœurs épurés ! Voyez saint François parmi ses frères, et particulièrement

(1) J. Joergensen, *Saint François d'Assise*, p. 68.
(2) Mgr Bougaud, *Histoire de sainte Chantal*, II, p. 39, 417.

avec Léon, son plus intime confident. Après le grand miracle du mont Alverne, Léon tremble que François, perdu en Dieu et devenu un autre Christ, ne l'oublie maintenant. François découvre le souci qui dévore le cœur de son ami. Alors il lui demande un parchemin, y écrit le poème qu'il a composé au lendemain de sa stigmatisation, ensuite sur le dos de la feuille il copie pour son cher compagnon la bénédiction patriarcale de l'Ancien Testament; puis, se recueillant de nouveau, il ajoute cette formule dont la tournure témoigne d'une si particulière tendresse : « *Dominus benedicat, F. Leo, te :* Que le Seigneur bénisse, Frère Léon, toi. » Il nous semble le voir en écrivant ces derniers mots relever ses yeux et considérer affectueusement son ami. Enfin avec un sourire de bonté il lui tend la feuille ainsi remplie. « Tiens, lui dit-il, prend cela, et garde-le sur toi jusqu'à ton dernier jour (1). »

Que dire enfin de l'affection de saint François pour sainte Claire, amitié exquise dont saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal nous offriront un nouvel exemple. Il serait d'ailleurs facile d'ajouter bien d'autres noms. Les âmes de vertu ordinaire, en qui les mauvais désirs sont contenus mais encore trop vivaces, auraient tort de s'en prévaloir. Ces liaisons pourraient leur être fatales, alors que d'autres âmes en parfaite possession d'elles-mêmes et poussées par l'instinct divin en pressentent à bon droit un profit réel.

Puis ne les voyons-nous pas ces saints et ces saintes, lorsque leurs relations visibles ont porté les fruits attendus, faire le sacrifice de ces visites et de ces lettres tout en continuant de s'aimer en Dieu qui devient le lieu unique de leur rencontre? L'Esprit de science les conduit ainsi de plus en plus vers les sommets. De même qu'il leur fit jadis éliminer ce qui apparaissait nettement comme un obstacle à la vie divine, il leur inspire maintenant, avec

(1) J. Joergensen, *Saint François d'Assise*, p. 452-453; cf. p. xxiii-xxiv.

une sorte de jalousie exclusive, de renoncer à tout ce qui serait susceptible de gêner tant soit peu l'élan du cœur vers lui. Car l'heure n'est pas encore venue des libres épanchements du ciel, quand notre Dieu se montrera tout en tous, et que rien dès lors ne sera plus capable de nous le faire oublier jamais. C'est à ce moment de transition, où l'âme de François précède celle de Claire d'Assise, que se rapporte sans doute un joli trait des *Fioretti*. Je cite en abrégeant un peu.

Pendant que saint François était à Assise, plusieurs fois il fit visite à sainte Claire, et lui transmit bien des instructions pieuses. Et la sainte avait un très grand désir de manger avec lui, une fois au moins. François se fit longtemps prier. Les frères s'en étonnaient : « Nous sommes surpris que tu ne veuilles point te rendre à la demande de notre Sœur Claire, personne très sainte et très agréable à Dieu, lorsque celle-ci ne sollicite de toi qu'une chose aussi insignifiante que de manger à table avec toi. Et si même Sœur Claire te demandait une faveur bien plus importante, tu aurais encore le devoir de la lui accorder, car elle est ton enfant le plus parfait, ta plante spirituelle ! » Alors saint François leur dit : « Ainsi il vous semble que je dois lui accorder ce qu'elle demande ? » Et ses frères répondirent : « Mais oui, père, il convient que tu lui procures ce plaisir et cette consolation ! » Saint François reprit : « Puisque cela vous semble ainsi, c'est ce qui me semble à moi-même ! Mais pour que son plaisir soit plus grand, je veux que ce repas ait lieu ici à Sainte-Marie-des-Anges ; car Claire est depuis si longtemps enfermée à Saint-Damien que, sûrement, elle se sentira à la fois réjouie et fortifiée en revoyant Sainte-Marie, où jadis nous lui avons coupé les cheveux et où elle s'est fiancée à Jésus-Christ. » Au jour fixé, sainte Claire monta avec une compagne. Saint François s'assit avec elle ainsi que l'un des frères et la compagne de la sainte ; et ensuite tous les autres frères, humblement, prirent place pour le repas. Et, dès le premier plat que l'on servit, voici que saint François se mit à parler de

Dieu avec tant de charme et de profondeur, et d'une façon si merveilleuse, que la plénitude des grâces divines se répandit sur eux, et que tous se sentirent ravis en Dieu (1).

Voilà comment peut aimer celui qui s'est détaché de toute personne même très chère qui l'empêchait d'aller à Dieu. Voyons encore comment celui qui a renoncé pour jamais à la moindre propriété sait apprécier les biens du monde.

« Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre » : dans ces premiers mots du *Credo*, François trouva la clef de la nature. Il regardait tous les êtres comme ayant un rapport commun avec le Père unique, et chacun lui apparaissait à son rang comme un frère dans la grande famille du Père céleste. Il sentait à un très haut degré la valeur de toutes les choses utiles, mais il aimait de préférence ce qui était clair et beau, le soleil et le feu, l'eau limpide et courante, les fleurs et les oiseaux. A l'école du même Esprit qui assiste la sainte Église, il discernait le symbolisme de la nature. « Notre sœur l'eau », par exemple, ne ressemble-t-elle pas à la sainte pénitence, au moyen de laquelle l'homme se trouve purifié, et n'est-elle pas l'instrument du baptême? Aussi avait-il pour elle une vénération si profonde qu'il prenait garde, en se lavant les mains, de laisser tomber les gouttes dans un endroit où elles seraient foulées aux pieds. « Lorsqu'il sentait la solidité inébranlable et la puissance des rochers, aussitôt il sentait et reconnaissait du même coup combien Dieu est fort et quel appui il nous offre. L'aspect d'une fleur dans la fraîcheure matinale, ou de petits becs ouverts avec une confiance ingénue, dans un nid d'oiseaux, tout cela lui révélait la pureté et la beauté naïve de Dieu, ainsi que la tendresse infinie du cœur divin d'où tout cela jaillissait. Et ce sentiment remplissait François d'une sorte de joie continue à la vue et à la pensée de Dieu comme aussi

(1) *Fioretti*, ch. xv.

d'un incessant désir de lui rendre grâce (1)... » Le fameux cantique du Soleil est né de ce désir.

A ces exemples si poétiques de la parfaite appréciation des choses que le don de science met dans l'âme des saints, on pourrait en joindre d'autres, et de très variés.

En même temps que le Saint d'Assise, et comme lui patriarche d'un grand ordre, vécut Dominique de Gusman. Si l'amour de la pauvreté résume l'idéal de François, celui du père des Prêcheurs tient presque tout dans le culte de la vérité.

Un grand détachement marque aussi ses débuts dans cette voie. Elève studieux de l'université de Palencia, il fait, à une époque de famine, ce sacrifice immense de vendre ses propres manuscrits pour soulager la misère des malheureux. Mais il gardait du moins celui dont il dira : « Je n'ai pas d'autre livre que la divine charité. » Et c'est la charité même qui lui avait inspiré ce détachement. La science n'est qu'un moyen. Oui, mais c'est un moyen puissant, pour aller à Dieu et lui gagner des âmes. Et le même instinct qui poussa jadis Dominique au grand sacrifice que l'on vient de rappeler, lui fera fonder un Ordre dont la vie contemplative et apostolique trouve dans l'étude sa meilleure ressource. A peine a-t-il réuni un certain nombre de disciples fervents, qu'ils vont s'asseoir ensemble aux pieds d'un professeur célèbre. Chose inconcevable pour un religieux insuffisamment éclairé, la règle dominicaine demande que la psalmodie de l'office soit brève et succincte pour ne pas nuire du tout à l'étude, « *breviter et succincte... ne studium minime impediatur* (2) ». Saint Thomas d'Aquin, absent de son couvent, un jour de fête, commence ainsi l'un de ses traités : « N'ayant pu au chœur remplir l'office des anges, et ne devant pas en vain passer ce temps de dévotion, tâchons de donner à l'étude ce qui est enlevé au chant (3). »

(1) J. Joergensen, *S. François d'Assise*, p. 463-466.
(2) *Constitutiones Fratrum Praedicatorum*, dist. I, cap. I.
(3) *De substantiis separatis.*

Saint Dominique et saint Thomas savaient d'ailleurs que la pratique des sciences sacrées, comprise comme ils le faisaient, mène l'âme à Dieu aussi bien que la prière liturgique. A l'aide des livres, comme François au moyen de la nature, le père des Prêcheurs et le Docteur angélique s'élevaient tout droit à la contemplation de Dieu. Et c'est à ce terme définitif qu'aboutit de partout l'instinct du don de science. Quiconque n'en viendrait pas là saurait, à coup sûr, qu'il n'est pas conduit par l'Esprit de Dieu.

Il faut donc souvent redire la prière que l'auteur de l'*Imitation* a si heureusement formulée : « Seigneur, j'ai besoin d'une grâce plus grande s'il me faut parvenir à cet état où nulle créature ne sera un lien pour moi. Car tant que quelque chose m'arrête, je ne puis voler librement vers vous. Il aspirait à cette liberté celui qui disait : Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je volerai et je me reposerai. Quel repos plus profond que le repos de l'homme qui n'a que vous en vue ? Et quoi de plus libre que celui qui ne désire rien sur la terre ? Il faut donc s'élever au-dessus de toutes les créatures, se détacher parfaitement de soi-même, sortir de son esprit, monter plus haut, et là reconnaître que c'est vous qui avez tout fait, et que rien n'est semblable à vous. Tandis qu'on tient encore à quelque créature, on ne saurait s'occuper librement des choses de Dieu. Et c'est pourquoi l'on trouve peu de contemplatifs, parce que peu savent se séparer entièrement des créatures et des choses périssables. Il faut pour cela une grâce puissante qui soulève l'âme et la ravisse au-dessus d'elle-même. Et tant que l'homme n'est pas élevé ainsi en esprit, détaché de toute créature, et parfaitement uni à Dieu, tout ce qu'il sait et tout ce qu'il a est de bien peu de prix (1). »

Saint François de Sales avait reçu cette grâce puissante et lui avait été fidèle : « Il ne dépendait ni de mort ni de

(1) *Imitation*, liv. III, ch. XXXI.

vie, de parents, ni d'amis, a pu écrire sainte Jeanne de Chantal, son esprit régentait au-dessus de tout cela (1). »

§ VIII. — La sagesse des enfants de dieu.

C'est le don de sagesse qui fait ainsi planer les âmes à ces sommets où le don de science les a finalement emportées. De ce point de vue supérieur il leur permet de contempler l'ineffable vie divine, de considérer dans l'ensemble des êtres l'ordre même que la Providence y met, et d'y accorder sans peine la conduite de leur propre vie. En vérité elles voient tout venir de Dieu et se servent de tout pour aller à Lui.

Au don de sagesse surtout s'appliquent les considérations générales que nous avons faites sur la similitude de sentiments et de pensées que l'amour établit entre l'âme et la Sainte Trinité. Des exemples divers, avec les explications qu'ils provoqueront au fur et à mesure, vont achever de nous instruire.

Voici, pour commencer, une parole tombée des lèvres du Christ, l'Homme qui fut uni à Dieu au point de ne faire vraiment qu'un avec lui. Sur Jésus, s'est reposé d'abord, et pleinement, le saint Esprit de Sagesse prédit par le prophète Isaïe (2). Un jour qu'il cheminait avec ses premiers disciples, ceux-ci lui demandèrent, à propos d'un aveugle-né : « Est-ce lui ou ses parents qui ont péché pour qu'il soit dans cet état ? » L'explication par la cause prochaine suffisait à ces simples. Mais le sage n'a de repos que s'il peut tout rattacher à la cause suprême. Et s'efforçant d'élever à sa suite les intelligences appesanties de ces pauvres gens : « Cela est arrivé, dit Jésus, afin que fût manifestée la gloire divine (3). »

(1) Sainte Chantal, *Œuvres diverses* (chez Plon), t. II, p. 203.
(2) Isaïe, xi, 1-3.
(3) Joan., ix, 2-3.

Saint Paul, entre tous, reçut une part abondante de la plénitude de sagesse qui fut accumulée dans le Christ pour nous être communiquée à tous. Maints passages de ses lettres en témoignent. Lui aussi regardait d'abord à la gloire divine : « Nous contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur », écrivait-il aux Corinthiens (1). Mais citons spécialement le début magnifique de l'Epître aux Éphésiens où l'apôtre embrasse du haut de l'éternité le plan du salut. Entraîné par son enthousiasme, il en oublie même quelque peu la syntaxe. Aussi sa longue phrase est-elle obscure à première vue. Quelques mots ramenés comme un refrain nous aident à l'éclaircir : saint Paul revient toujours à « la louange de la gloire divine », et ces paroles coupent son cantique d'action de grâces comme en trois strophes successives. La louange de la gloire divine est le but suprême de toute l'œuvre des trois personnes.

C'est d'abord le but de ce choix éternel que le Père a fait des hommes pour les adopter comme ses enfants en les incorporant à son Fils : « Béni soit Dieu, le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans le Christ de toute sorte de bénédictions spirituelles dans les cieux. En Lui il nous a élus dès avant la création du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles à ses yeux, nous ayant, dans son amour, prédestinés à être ses fils adoptifs par Jésus-Christ, conformément à la décision de sa volonté, pour la louange de la gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés dans le bien-aimé. »

La louange de la gloire divine, c'est encore le but suprême de l'œuvre que le Fils a exécutée : « Dans le Christ nous possédons la Rédemption par son sang, la rémission des péchés selon la richesse de sa grâce que Dieu a répandue abondamment sur nous, sous forme de toute sagesse et prudence, en nous faisant connaître le mystère de sa volonté, selon le libre dessein que s'était proposé sa bonté, pour le réaliser lorsque la plénitude des temps serait

(1) II Corinth., III, 18.

accomplie, à savoir tout réunir en Jésus-Christ comme sous un seul chef, ce qui est dans les cieux, et ce qui est sur la terre. En lui, nous avons aussi obtenu une part, prédestinés que nous avons été selon le dessein de celui qui exécute tout comme l'a décidé sa volonté, pour que nous servions à la louange de sa gloire, nous qui d'avance avons espéré dans le Christ. »

La louange de la gloire divine, c'est toujours le but suprême que l'Esprit-Saint poursuit en chacun de nous. « Dans le Christ, vous aussi, après avoir entendu la parole de vérité, l'Évangile de votre salut, en lui, dis-je, après avoir cru, vous avez été marqués du sceau de l'Esprit-Saint qui avait été promis, et qui est une arrhe de notre héritage, en attendant la pleine rédemption qui doit mettre en possession, à la louange de la gloire divine (1). »

Nous ne pouvons insister sur saint Paul, car il est impossible de démêler, à travers ses lettres et ses discours, les manifestations précises du don de sagesse et les fruits spéciaux des charismes qui lui furent octroyés pour l'édification de l'Église naissante. En effet, tandis que chez tous les saints le don de sagesse va *croissant en intensité* à mesure de leurs progrès dans l'amour divin, il dépend du bon plaisir de Dieu d'adjoindre au don de quelques âmes des charismes qui le prolongent. *Cet accroissement par extension* est exceptionnel. Dieu le donne quand il le juge à propos pour le bien de son Église (2). Aux temps primitifs, quand la jeune plante issue du grain de sénevé avait besoin de soins extraordinaires, les charismes furent accordés en abondance. Saint Paul en a joui plus que tout autre. Depuis lors ces faveurs, devenues moins nécessaires, se sont faites plus rares. Quoi qu'il en soit, elles ne rentrent pas dans le développement normal de la contemplation mystique auquel se borne notre étude.

Après Jésus, après l'Apôtre inspiré, il convient de citer

(1) Ephes., I, 3-14.
(2) IIª IIæ, qu. 45, a. 5, c. et ad 1.

le grand Docteur de l'Église, saint Thomas d'Aquin. Chez lui a brillé merveilleusement ce don de sagesse dont il nous a si bien expliqué la théorie. Et d'où vient précisément la synthèse incomparable qu'il a opérée sur cette question des dons du Saint-Esprit? La doctrine en a été fixée par lui définitivement, parce que rattachée aux tout premiers principes. C'est à la primauté de l'Être divin et de son action qu'il a su encore demander la lumière pour éclairer ce point.

D'autres esprits de moindre envergure et incapables de monter si haut, ou peut-être retenus par des soucis d'un ordre secondaire, s'appliqueront à l'étude des causes plus proches. Préoccupés, par exemple, de la liberté humaine, ils veilleront avant tout à la sauvegarder dans leurs systèmes, et à susciter son effort dans la pratique, par des exercices savamment combinés. Pourtant il est écrit : « C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir (1). » Quelques-uns ne comprennent pas, dit notre saint, comment Dieu peut produire en nous le mouvement de notre volonté sans nuire à notre libre arbitre, et ils ont fait leurs efforts pour dénaturer le sens de ces paroles divines qu'ils expliquent ainsi : Dieu cause en nous le vouloir et le faire, c'est-à-dire qu'il nous donne la faculté de vouloir, mais sans nous déterminer lui-même à ceci ou à cela... Penser de la sorte, poursuit saint Thomas, c'est manifestement résister à l'autorité de la sainte Écriture. Il est dit en effet dans Isaïe (xxvi, 22) : « Toutes nos œuvres, Seigneur, vous les avez opérées en nous. » Ce n'est donc pas seulement la faculté de vouloir que nous tenons de Dieu, mais l'opération même (2). Gardons-nous de concevoir la causalité divine à la façon d'une influence humaine qui ne peut être efficace sur notre volonté que par le consentement que nous y joignons. Il y a un abîme infini entre cette façon d'agir et celle de notre Créateur. Dieu n'est pas

(1) Phil., II, 13.
(2) Cont. Gentes, lib. III, c. 89.

extérieur à nous. Intérieur à tout, plus intime à chaque être que celui-ci ne l'est à lui-même, « Dieu est la cause première qui meut les causes naturelles et les causes volontaires. En mouvant les causes naturelles, il ne détruit pas la spontanéité de leurs actes. De même, en mouvant les causes volontaires il ne détruit pas la liberté de leur action, mais plutôt il la fait en elles » (1). Quelle humilité et en même temps quel élan vers la perfection, une telle certitude engendrera dans une âme! Je ne puis rien par moi-même, dira-t-elle, mais je puis tout en celui qui me fortifie.

Ainsi donc nul théologien, dans les jugements qu'il a formulés sur toutes choses divines et humaines, n'a fait plus de cas de la cause suprême. Nul aussi (on a déjà pu le noter tout à l'heure) ne s'est attaché davantage à la propre pensée de Dieu, et n'a sacrifié plus simplement à la révélation ses vues personnelles. En veut-on un exemple? L'esprit de saint Thomas a pu être séduit d'abord, lui aussi, par cette idée sublime de l'humanité aboutissant dans la personne de Jésus-Christ à un être divin. Le Christ fût apparu comme le couronnement de l'univers. Là eût été le motif de l'Incarnation (2). Cette opinion, à laquelle certains auteurs tiennent encore, saint Thomas l'abandonna complètement pour suivre la parole divine, qui dans les Écritures nous montre toujours la Rédemption comme le but, le seul but de l'Incarnation. Dieu s'est fait homme pour manifester sa miséricorde envers l'homme coupable. Heureuse faute qui nous a mérité un tel Rédempteur! (3) En sacrifiant ainsi une idée, belle sans doute mais purement humaine, en pliant son intelligence sous l'autorité du Maître divin, il a vu, comme Dieu lui-même, le motif de l'Incarnation.

Après la mort du grand Docteur, celui qui fut tout à la fois son secrétaire, son ami et son confesseur, le frère

(1) I, qu. 83, a. 1, ad 3.
(2) III Sent., dist. 1, qu. 1, art. 3.
(3) III^{a}, qu. 1, art. 3.

Renaud, fit cette confidence aux étudiants en théologie du couvent de Naples : « Mes frères, quand mon maître vivait, il m'a défendu de révéler les merveilles dont j'étais le témoin en lui : ce n'est point de son génie naturel que lui venait son merveilleux savoir ; c'est de son oraison. Chaque fois qu'il voulait étudier, argumenter, enseigner, écrire ou dicter, il priait tout en larmes pour découvrir la vérité des secrets divins. C'est par le mérite de sa prière que ses doutes antérieurs se résolvaient. Qu'un doute lui survînt avant d'avoir prié, il priait : merveilleusement le doute se dissipait. On voyait en son âme l'intelligence et le cœur en leur pleine harmonie, se commandant et se servant tour à tour. Le cœur, par la prière, méritait le contact de Dieu ; l'intelligence, bénéficiaire de ce contact, jouissait d'une intuition d'autant plus lumineuse que le cœur aimait avec plus d'ardeur (1). »

Mais, quoi qu'en dise le frère Renaud, saint Thomas profitait aussi des lumières de son génie (2). Là encore il n'est pas facile de faire le départ entre l'œuvre de sa sublime intelligence agissant avec le simple concours du Saint-Esprit et ce qui dans ses œuvres émane directement de l'illumination divine. Car il l'enseigne lui-même, ce n'est guère par le résultat obtenu, mais plutôt par son procédé psychologique que se distingue, de la vertu de sagesse, le don du Saint-Esprit qui porte le même nom (3). Sans doute les grandes vues surnaturelles, comme les actions héroïques, sont-elles plus particulièrement du ressort des dons (4). Mais les fruits de l'instinct divin sont pourtant conformes à ceux d'une bonne réflexion humaine. Et si

(1) Guill. de Thoco, vii, 31 ; cf. 40 : « Jamais je n'ai lu un livre que le Saint-Esprit ne m'ait aidé à le comprendre et à y toucher la profondeur d'un mystère. »

(2) Sans parler des grâces officielles attachées aux fonctions professorales et qui sont apparentées aux charismes de l'apôtre saint Paul.

(3) I^a II^ae, qu. 68, art. 1, a. 2, ad 1 ; II^a II^ae, qu. 45, a. 1, ad 2 ; a. 2.

(4) I^a II^ae, qu. 69, a. 3.

j'ignore comment ils ont été produits, je ne puis qualifier leur origine.

Où trouver des exemples certains de l'activité du don de sagesse? Il faudrait en appeler à des personnes sans culture théologique que Dieu gratifie de clartés spéciales pour le perfectionnement de leur âme. Voici deux traits que j'emprunte aux confidences de ces mystiques éminentes entre toutes, sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse.

« Je me demandais un jour, dit celle-ci, pourquoi Notre-Seigneur aime tant la vertu d'humilité. Tout à coup et sans réflexion, ce me semble, il me vint à l'esprit que c'est parce que Dieu est la suprême Vérité, et que l'humilité n'est autre chose que marcher dans la vérité. (Voilà l'explication par la cause suprême venant d'une illumination du Saint-Esprit : on reconnaît le don de sagesse.) Oui, c'est une très grande vérité que nous n'avons rien de bon de nous-mêmes, et que la misère et le néant sont notre partage. Quiconque ignore cela, marche dans le mensonge, et celui qui en est aussi le plus convaincu se rend plus agréable à la suprême Vérité, parce qu'il marche dans la vérité. Que Dieu, mes filles, nous accorde la grâce de ne jamais perdre cette connaissance de nous-mêmes! Amen (1). »

Ecoutons maintenant comment sainte Catherine de Sienne découvrit la raison la plus haute de l'obéissance religieuse. Elle révélait, peu de jours avant sa mort, « qu'à la lumière d'une foi vive (c'est ainsi que l'on nomme la foi éclairée par un don de l'Esprit-Saint), elle avait vu et parfaitement compris que tout ce qui arrivait à elle et aux autres venait de Dieu, qui n'agissait jamais par haine, mais toujours dans un grand amour de ses créatures. C'est dans cette pensée qu'elle conçut et trouva cette obéissance amoureuse et prompte aux volontés du Seigneur et aux ordres de ses supérieurs, ordres qu'elle considérait toujours

(1) Sainte Thérèse, *le Château intérieur*, sixièmes demeures, ch. x.

comme venant de Dieu pour les besoins de son salut ou l'augmentation des vertus dans son âme (1) ».

Mais le don de sagesse fleurit aussi dans la foule anonyme des saintes âmes que seul Dieu connaît. N'est-elle pas la parente spirituelle de sainte Catherine de Sienne, l'humble paysanne qui écrivait pendant la guerre à son fils soldat : « Mon fils, ce que le monde appelle malheurs, misère et mauvais temps, change de nom en passant par les mains du bon Dieu (2). » Et que dire des lettres qui suivent, signées par une personne du monde pieusement décédée il y a quelques années ? (3) Après avoir décrit son oraison, où d'ordinaire elle se trouve unie à Dieu dans les ténèbres, elle ajoute : « Parfois un éclair traverse cette obscurité ; et la plupart du temps, il me montre la miséricorde de Dieu attirant continuellement les hommes, sans même que ceux-ci le soupçonnent ; et aussi le malheur des âmes qui méprisent cette infinie bonté, surtout quand elles ont déjà reçu beaucoup. Parmi ces dernières je suis, hélas ! la plus coupable, et je le sens profondément. Cette conviction, non seulement m'humilie, mais surtout m'inspire une grande compassion pour les malheureux qui ne souffrent même pas de cet état, et un impérieux besoin de satisfaire la justice divine, qui exige l'entière destruction de tout désir, de toute activité, de toute volonté propre, pour que l'union soit foncière et complète.

« L'état d'âme que je vous ai fait connaître s'accentue davantage. Il en résulte un changement total dans l'aspect de toutes choses : si je puis ainsi parler, tout prend la nuance exquise du bon plaisir divin, et les événements en apparence les plus douloureux recèlent une douceur cachée que je n'avais pas soupçonnée...

(1) *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le Bienheureux Raymond de Capoue, liv. III, ch. IV (trad. du R. P. Hugueny).

(2) Paroles d'une paysanne de la Loire-Inférieure, rapportées par M. René Bazin.

(3) Citées d'après le P. Rousset, O. P., *La Doctrine spirituelle*, t. II, p. 413.

« Grâce à cette disposition, la bienveillance envers le prochain m'est facile ; il me semble que je commence à l'aimer comme moi-même, en ce sens, que tout ce qui lui arrive me touche, tandis qu'autrefois je demeurais indifférente. Je crois que c'est là la vraie fraternité chrétienne. Ce sentiment est accompagné d'une grande paix...

« Je me repose avec une pleine sécurité dans un complet abandon de tout mon être au bon plaisir de Dieu. Il me semble que, quand je le voudrais (ce qu'à Dieu ne plaise!), il me serait impossible de rien désirer en dehors de la disposition providentielle du moment. Je ne soupçonnais pas le bonheur de cet état, ni cette joie qui n'a rien de la terre. Je trouve dans cette remise complète de tout moi-même à la volonté divine une paix et une sécurité inexprimables...

« Sans que j'aie rien fait pour cela, et sans que je puisse dire comment s'est accompli ce changement, il s'est opéré en moi une simplification que je ne saurais décrire. Mille inquiétudes, regrets, retours sur le passé ou recherches curieuses de l'avenir pour le préparer ou même le prévoir, n'existent plus ; et en même temps mon âme est plus stable dans cette union que vous appelez foncière, et dont les choses du dehors ne me retirent pas complètement. Tout cela m'est une énigme, que je ne cherche pas à deviner...

« Cette disposition ne me permet plus de rien regretter des secours spirituels qui me manquent (la sainte communion, etc.), parce que je retrouve tout dans l'union très douce de ma pauvre et misérable volonté à la sainte et tout aimable volonté de Dieu. Il me semble que je commence à comprendre par le cœur cette béatitude des saints, si heureusement nommée un *Fiat* éternel ; et la plus suave prière est bien certainement cette demande du *Pater* : *Fiat voluntas tua*...

« Je fais tous mes efforts pour ne sortir sous aucun prétexte de cet abandon total et foncier au bon plaisir de Dieu, et il me semble que de jour en jour je suis moins atteinte par ce qui me faisait cruellement souffrir il n'y a

pas encore bien longtemps. Je suis vraiment une vivante et indéchiffrable énigme pour moi-même : quand, après beaucoup de travail et d'efforts, j'aboutis à un insuccès complet, je demeure calme et je ne souffre même pas ; de même si le divin Maître permet que les choses tournent suivant mes désirs, je n'éprouve pas cette consolation sensible d'autrefois : je vois clairement alors que c'est la Providence toute seule qui a ménagé les circonstances et vraiment je n'y suis pour rien. Je ne sais comment exprimer cette conviction expérimentale : c'est l'évidence qui s'impose et j'y trouve repos et bonheur. »

En vérité nous touchons ici du doigt l'action du don de sagesse. Je me suis plu à citer longuement les paroles de cette âme, car je suis persuadé que plusieurs de celles qui me liront y reconnaîtront leurs propres sentiments. Si la vie mystique passe pour très rare et extraordinaire, même dans les milieux religieux, c'est parce qu'on en donne de fausses descriptions.

On a pu noter, en passant, quelle paix et quel filial abandon entre les mains du Père céleste communique le don de sagesse. C'est à bon droit vraiment que saint Thomas, après saint Augustin, a rattaché à ce don la béatitude des pacifiques. Nous allons, pour finir, commenter l'article qu'il lui consacre.

« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ! » Dans cette béatitude comme dans toutes les autres, remarque saint Thomas, le Sauveur a formulé d'abord l'œuvre méritoire, puis la récompense qui lui est promise. Etre pacifique, voilà l'œuvre qu'il faut accomplir, et pour récompense on méritera le nom d'enfants de Dieu.

Or le don de sagesse réalise parfaitement l'un et l'autre. D'abord il établit la paix dans les âmes. Qu'est-ce en effet que la paix, sinon la tranquillité de l'ordre, comme dit saint Augustin ? Il y a de l'ordre dans une société quand tous les membres, chacun à sa place, s'entendent pour contribuer à l'œuvre commune. Il y a de l'ordre dans une

âme quand tous les désirs bien hiérarchisés s'unissent pour tendre au vrai bien. Et si cet arrangement se maintient sans contrainte, alors règne la paix. Mais ce résultat n'est-il pas l'œuvre du don de sagesse? Fondé sur la charité qui unit l'âme à Dieu, qui la rend un seul et même esprit avec lui, le don de sagesse la fait participer aux idées de son Créateur, il la fait entrer comme par inclination naturelle dans le plan de la Providence qui gouverne sa vie.

« Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son éternel dessein (1). » Tout sans exception, car le bien des élus est le but de Dieu, et tout se trouvant dans sa main puissante lui est un instrument pour cette œuvre. Rien n'arrive si ce n'est au bon moment pour l'exécution des projets divins. L'âme comprend que cela est vrai. Elle sent parfaitement que les épreuves n'ont pas pour but de la torturer, mais de la détacher plutôt. Elle les accepte donc sans se laisser accabler jamais. Quant aux joies, ne les demandant pas, elle les reçoit pourtant avec reconnaissance lorsque Dieu juge bon de les lui donner. Elle ne s'y arrête pas pour les savourer à loisir, mais elle les goûte comme en passant afin d'y prendre un peu de réconfort. A travers tous les événements qui composent sa vie, elle conserve une égalité d'humeur, une sérénité parfaites. De quoi se troublerait-elle? Celui qui la garde est maître du monde, infiniment sage, et la Bonté même.

Son abandon au bon plaisir divin n'est pas d'ailleurs l'indolence paresseuse des quiétistes. L'âme se tient toujours en éveil. Chaque matin qui luit la trouve attentive à la tâche quotidienne. A chaque jour suffit sa peine, dit le Sauveur, qui demandait de ne pas s'inquiéter du passé ni de l'avenir. Accorder dans le moment qui passe les décisions de sa prudence aux desseins de la divine Providence, elle sait que tout son devoir est là. Dans la situation où

(1) Rom., VIII, 28.

elle se trouve actuellement de par la volonté du ciel, elle voit, à la clarté du Saint-Esprit qui brille en sa conscience, quelle est l'œuvre à accomplir, et elle suit l'impulsion de la grâce qui donne d'entreprendre et de mener cette œuvre à bonne fin. « O Jésus, que l'ordre que Dieu avait mis dans cette âme était admirable ! écrit sainte Chantal au sujet de saint François de Sales. Tout était si rangé, si calme, et la lumière de Dieu si claire qu'il voyait jusqu'aux moindres atomes de ses mouvements ! (1) »

C'est le don de sagesse qui continue ainsi de faire régner la tranquillité de l'ordre. Après avoir donné à l'âme d'entrer dans les vues d'ensemble de l'œuvre providentielle, il lui permet, au fur et à mesure et par des inspirations appropriées, de contribuer à la réalisation du plan divin.

« Bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ! » Le don de sagesse, qui a fait accomplir l'œuvre méritoire, se charge encore de fournir la récompense. L'âme qui vit comme on vient de l'expliquer imite de plus en plus Dieu lui-même, que les Écritures appellent maintes fois le Dieu de paix (2). Et cette ressemblance, cet air de famille vaut la gloire d'être nommé enfant de Dieu. Enfant du Père céleste, l'âme le sera tout à fait quand elle participera complètement à la vie divine dans le ciel. Ce sera l'œuvre du don de sagesse consommé (3). Mais dès ici-bas, à mesure qu'elle pacifie les mouvements de son cœur, elle approche de cette ressemblance parfaite (4). Elle est déjà conforme au Fils unique de Dieu qui s'est incarné. Elle a son esprit, ses sentiments, ses mœurs. Or ce Fils aîné, ce grand Frère a été engendré par le Père éternel sous forme de Sagesse. Il est donc tout naturel que ce soit le don de sagesse, participation en nous de cette Sagesse incréée, qui opère notre propre filiation divine (5). Ainsi parle saint Thomas.

(1) Sainte Chantal, *Œuvres diverses* (chez Plon), t. II, p. 255.
(2) *Hebr.*, xiii, 20 ; I *Cor.*, xiv, 33 ; II *Cor.*, xiii, 11, etc.
(3) I^{a} II^{æ}, qu. 69, a. 4, corp. in fine.
(4) I^{a} II^{æ}, qu. 69, a. 2, ad 3 in fine.
(5) II^{a} II^{æ}, qu. 45, a. 6.

« Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu ! » Mais qui les reconnaîtra pour leur donner ce nom qu'ils méritent? Les âmes dont je parle, personne ne les remarque. Leur situation extérieure est d'ailleurs quelconque, comme celle de l'Artisan de Nazareth. On les aime, parce qu'elles sont droites, candides, indulgentes pour tous. Au lieu de condamner ceux qui tombent, elles semblent dire : « J'en aurais fait autant sans le secours de Dieu qui m'a préservé. Dieu peut relever ceux-ci, et ils devront l'en remercier, mais combien je dois davantage lui rendre d'actions de grâces pour m'avoir empêché de succomber! » Pas plus qu'elles-mêmes ne s'enorgueillissent, les autres ne les admirent. Au bout de trente ans de vie commune, les voisins, « les frères même et les sœurs » de Jésus n'avaient pas encore discerné la haute valeur de sa vie. Des pharisiens faisant profession d'austérité et grand étalage de pratiques rituelles méprisaient sa simple piété. Ainsi les âmes dont j'écris, attachées à aucune dévotion particulière, seront-elles dédaignées de ceux qui se plaisent à ces singularités. Elles ne savent même pas faire de belles méditations. Pour parler à Dieu elles imitent les petits enfants dans les bras paternels, qui disent tout leur amour avec une caresse, un regard. « Notre Père qui êtes aux cieux », parfois leur cœur s'arrête tout ému à ces mots-là et s'y complaît longuement (1). D'ailleurs partout et en

(1) La Mère de Ponçonas, fondatrice des Bernardines réformées en Dauphiné, étant à Ponçonas, pendant son enfance, « il lui tomba entre les mains une pauvre vachère, laquelle d'abord lui apparut si rustique, qu'elle crut qu'elle n'avait aucune connaissance de Dieu. Elle la tire à l'écart où elle commença de tout son cœur à travailler à son instruction... Cette merveilleuse fille... la pria, avec abondance de larmes, de lui apprendre ce qu'elle devait faire pour achever son *Pater*, car, disait-elle en son langage des montagnes, depuis près de cinq ans, lorsque je prononce ce mot *Pater* et que je considère que celui qui est là-haut, disait-elle en levant le doigt, que celui-là même est mon Père, je pleure et je demeure tout le jour en cet état en gardant mes vaches ». *La vie de la Mère de Ponçonas* (1602-1657), Lyon, 1675, p. 26-27, cité dans H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. II, p. 66.

tout temps elles peuvent s'adonner à l'oraison. Il leur suffit d'un peu de silence pour commencer. Et voilà que leur âme baigne dans la suavité de la présence divine. En leur cœur naît et grandit un mouvement d'amour vraiment filial à l'égard de Dieu. « Vous avez reçu, dit saint Paul, un esprit d'adoption dans lequel nous crions : Abba, Père! (1) » Cet instinct, cet appel filial, l'Esprit-Saint le forme par son onction : « L'Esprit lui-même, continue l'Apôtre, témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu (2). Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils, lequel crie : Abba, Père! (3) » Alors le Père céleste s'incline avec bonté pour répondre à ces enfants qui savent le reconnaître et le saluer, il répète pour ces chers adoptés la parole qui fut dite au Fils unique : « Ceux-là sont mes enfants bien-aimés en qui je me complais. »

Ainsi se réalise la béatitude promise : « Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu! »

F. D. Joret, O.P.

(1) Rom., VIII, 15.
(2) Rom., VIII, 16.
(3) Gal., IV, 7.

La doctrine spirituelle de saint Jérôme

Au Révérend Père Directeur de la Revue

Mon Révérend Père,

Vous avez manifesté le désir d'avoir, pour votre Revue, quelques pages sur la doctrine spirituelle de saint Jérôme, à l'occasion du quinzième centenaire de la mort du saint docteur. Le centenaire est passé; mais il n'est jamais trop tard pour écouter celui qui fut un des grands maîtres de l'ascétisme chrétien et monastique.

C'est en effet surtout de l'ascétisme que parle le docteur très grand, principalement dans son ouvrage contre Jovinien et sa correspondance. Quant à ce qu'on appelle les états surnaturels, qui sont les arcanes de la mystique, il n'y était pas étranger : n'a-t-il pas traduit deux homélies d'Origène sur le Cantique des cantiques? Mais toucher à ce point, je ne le pourrais guère ; et ceci, d'ailleurs, nous mènerait trop loin. C'est donc sur l'ascétisme, objet de ce directeur d'âmes, expérimenté et pratique entre tous, que je me vais rabattre.

On pourrait croire, en entendant parler d'ascétisme, que saint Jérôme ne l'enseignait qu'à une catégorie spéciale de chrétiens : les ascètes en général, et plus particulièrement ceux qui faisaient profession de l'état monastique. Ce serait, du moins partiellement, une illusion. L'ascétisme évoque l'idée d'austérité. Or une austérité relative s'impose à quiconque veut se rendre maître de soi, soumettre la chair à l'esprit, et se faire le sujet docile de la divine grâce. C'est ce que les

Pères grecs, s'inspirant de l'antiquité profane, appelaient la grande philosophie. On sait, en effet, que les philosophes, Epicure entre autres et plus que beaucoup d'autres, pour libérer leur esprit et le rendre plus apte aux spéculations de la sagesse, menaient généralement une vie austère. Accueillant cette manière de faire, ou cette doctrine, le christianisme l'a purifiée de deux taches qui la souillaient facilement : l'orgueil de l'esprit, et la faiblesse de la chair ; et il l'a recommandée à tous ses adeptes dans la mesure diverse que réclame la diversité de leurs conditions.

Saint Jérôme a été, sur ce point, comme sur tous les autres, un de ses plus éloquents et plus persuasifs interprètes. Il tenait compte assurément de la différence qui existe entre ceux qui sont engagés dans la vie du monde, et ceux qui s'en sont éloignés pour vaquer uniquement au service de Dieu. Mais, parce que ceux-là, comme ceux-ci, doivent lutter contre leurs passions, il forge, pour les uns et les autres, la même arme, sauf à la faire plus tranchante pour les derniers.

Le premier objet sur quoi portent ses recommandations, c'est le corps, qu'il compare volontiers à un âne qu'il s'agit de brider. Comment le nourrir pour qu'il ne soit pas trop tenté de regimber, ni de prendre la tangente ? C'est ce que dit tout d'abord le saint Docteur, nous emportant loin de notre manière de voir actuelle, et, ajouterai-je, occidentale. La persuasion générale aujourd'hui est qu'il se faut bien, je veux dire fortement, nourrir. Aussi gémit-on sur les restrictions forcées que nous a values la guerre, et soupire-t-on après le retour au passé. C'est l'engraissement de la bête. Mais celle-ci ne tarde pas de prendre ses avantages ; et c'est chose pitoyable que de voir de jeunes âmes, droites d'ailleurs et bien intentionnées, se demander si la chasteté est possible.

Voici ce que saint Jérôme, écrivant à une jeune veuve, la patricienne Furia, disait là-dessus : « Se peut-on targuer d'une pudicité à laquelle on ne saurait ajouter foi si elle n'est accompagnée de sa suite nécessaire : les restrictions et l'austérité ? Comment ! l'Apôtre macère son corps, et le soumet à l'empire de l'âme, de crainte de ne pas observer lui-même ce qu'il prêche aux autres ; et une adolescente, tout échauffée de nourriture, se croirait sûre de sa chasteté ? Certes, en parlant ainsi, je ne condamne pas les aliments que Dieu nous a donnés pour en user avec action de grâces : je veux seulement suppri-

mer ce qui, pour les jeunes gens et les jeunes filles, est une excitation à la volupté. Non, ni l'Etna, ni la terre de Vulcain (le Stromboli ?), ni le Vésuve, ni la Chimera ne brûlent d'autant de feux que de jeunes moelles pleines de mets et de vin. » Les autres péchés, on en peut avoir assez facilement raison, parce qu'ils viennent du dehors ; mais celui-ci sort du plus intime de nous-mêmes : c'est notre nature faite pour un but déterminé, mais qui saute facilement les barrières, et va où il ne faut pas. « Aussi, est-ce d'une grande vertu, et d'une diligence attentive de surmonter ce pour quoi tu es née, de ne pas vivre charnellement dans la chair, et d'observer avec des yeux d'Argus l'ennemi que tu portes en toi-même... Les médecins, et généralement tous ceux qui ont parlé de la nature du corps humain, Galien, entre autres, dans son traité de l'Hygiène, disent que les corps des enfants, des jeunes gens, des hommes et des femmes d'âge fait, brûlent d'une chaleur interne, et que les mets leur sont nuisibles qui augmentent cette chaleur : ce qui leur convient, c'est une alimentation froide. » Et, là-dessus, le lettré Jérôme de citer Térence : *Sine Cerere et Libero friget Venus.* « Donc, continue-t-il, ce que je te recommande tout d'abord de faire, si toutefois ton estomac le peut supporter, c'est, tant que tu ne seras pas sortie de la jeunesse, de ne boire que de l'eau pure, qui est chose très froide. Pour ce qui est des mets, évite tout ce qui est échauffant : je ne parle pas seulement de la viande, dont le Vase d'élection (S. Paul) a dit « qu'il est bon de ne point boire de vin et de ne point manger de viande », mais de tous les légumes qui gonflent et alourdissent. Sache que rien ne convient mieux à des adolescents chrétiens que l'usage des légumes verts, comme le fait entendre ailleurs le même apôtre. Ainsi tempéreras-tu la chaleur naturelle de ton corps. »

Telle est, sur ce point, la note générale. Le prudent et expérimenté Docteur savait pourtant l'adoucir, même pour des moines et des moniales : « Conservons, disait-il autre part, la force nécessaire pour accomplir notre tâche » ; et, citant de nouveau Térence, il ajoutait : « *Ne quid nimis*, rien de trop ! » Mais il faut reconnaître qu'en s'exprimant avec cette modération, il n'avait guère en vue les vins ni les viandes.

Les excitants ne sont pas, hélas ! uniquement dans notre corps : combien qui nous peuvent heurter dans la vie de

relations ! Ici, Jérôme, observateur très aigu et impitoyable, ne fait grâce de rien. Il n'est pas de sophisme de la passion qu'il ne batte en brèche, ni de compromis contre lequel il ne mette en garde. Il serait à citer, mais je ne le peux guère, autant parce que la place me fait défaut, que parce que notre fausse et un peu hypocrite pruderie dresserait sur mon chemin de trop nombreux obstacles. La doctrine de saint Jérôme est très naturellement celle de la théologie : ne pas compter sur le sentiment de l'honneur ou tout autre que nous croyons qui garantit notre vertu ; user d'une grande circonspection, sans méconnaître les vraies et nécessaires convenances ; mais plus sûrement, et dès la première alerte, fuir courageusement le charmant ennemi.

Et tout ceci pour sauvegarder la pureté, dont Littré, sur son lit de mort, disait avec l'Évangile : « Bienheureux les cœurs purs ! » Cette béatitude, saint Jérôme la voyait pleine et entière dans la virginité volontaire et consacrée à Dieu. Aussi y poussait-il de toutes ses forces, à ce point qu'on l'accusa de méconnaître la sainteté du mariage chrétien : « Me croit-on, demandait-il, assez étranger aux Lettres sacrées pour tomber dans une pareille aberration ? Non, je ne méconnais pas le mariage ; je l'honore, mais parce qu'il nous donne des vierges. » Et c'est alors une musique céleste ; c'est Jésus qui, adoré dans le ciel par les anges, a suscité, sur la terre, une famille d'anges pour l'adorer ; c'est Marie qui, inaugurant la virginité, a fait couler ce don de préférence sur les femmes ; c'est enfin le *Livre de la garde de la virginité*, où, dans une langue admirable, tout est dit de ce qu'on peut imaginer de plus sage, de plus beau et de plus pur.

Pour hausser les âmes sur ces hauteurs, saint Jérôme préconisait l'étude assidue et pieuse des saints Livres. Il le faisait, certes, auprès des hommes, mais plus souvent auprès des femmes, parce qu'elles entraient, plus nombreuses et plus ferventes, dans cette voie. La Bible était à ses yeux, comme elle est en réalité, le grand livre de piété, que nul autre ne saurait suppléer. Il la faut seulement bien entendre et lire méthodiquement. Ecrivant à Læta, belle-fille de sainte Paule : « Que ta fille, lui mandait le saint Docteur, préfère aux pierres précieuses et autres vanités, les divines Écritures ; qu'elle aime une science qui nourrira sa foi. Le psautier donnera l'essor à son âme ; le livre des Proverbes lui tracera une règle

de vie ; dans l'Ecclésiaste elle apprendra le mépris des choses de ce monde, et, dans le livre de Job, la patience. Qu'elle passe ensuite aux Évangiles, et les ait toujours en main. Elle mettra toute son ardeur à lire les Actes des Apôtres et les Épîtres. Quand elle aura ainsi bien garni le cellier de son cœur, qu'elle confie à sa mémoire les Prophètes, l'Heptateuque, les livres des Rois, des Paralipomènes, d'Esdras et d'Esther. Elle pourra lire en dernier lieu, et ainsi sans danger pour elle, le Cantique des cantiques. »

Mais ces saintes choses sont souvent difficiles à entendre, et demandent, pour les expliquer, un maître habile. Saint Jérôme fut ce maître pour nombre d'âmes de son temps, et il le resta pour toutes les générations à venir. A propos de cette étude où la foi est la première intéressée, le grand Docteur mettait en garde les lecteurs de la Bible contre l'esprit propre, le pire des maîtres, et contre les fantaisies de l'imagination et du sentiment, qui sont trop souvent le fait d'une réelle ignorance. Lorsqu'il s'agit de l'explication des saints Livres, il est un maître qu'il faut écouter avant tous les autres, l'Église : c'est elle qui a mission de paître les brebis du Christ dans ces prairies grasses et verdoyantes.

Retenu que je suis par les étroites barrières d'un article, je ne peux pousser plus loin cet enseignement de saint Jérôme, encore qu'il soit plus que jamais d'une poignante actualité. N'est-ce pas pitié, en effet, que de voir l'indifférence d'un si grand nombre de catholiques, même très pieux, à l'endroit des saintes Écritures, tandis que les hérétiques qui, disait Tertullien, n'ont aucun droit sur elles, les ont si souvent en main ? Ce n'est pourtant pas la même chose de s'abreuver aux ruisselets des livres de dévotion, et de boire à longs traits dans cette claire, abondante et vivifiante source. Et que l'on ne dise pas, comme on le fait encore quelquefois, que l'Église voit avec défiance les siens lire les saints Livres : Notre Saint Père le Pape Benoît XV, dans l'Encyclique qu'il a publiée récemment à l'occasion du centenaire de saint Jérôme, n'a-t-il pas porté à cette lecture, rappelant avec une légitime satisfaction qu'il avait été à la tête de l'œuvre de *San Girolamo*, fondée à Rome pour la propagation des Évangiles ? Que tout catholique, soucieux du bien de son âme, voie ce qu'il a à faire à cet égard, sous la conduite d'un guide prudent, pieux et autorisé.

S'il entre dans ce chemin, animé de la simple et humble foi nécessaire lorsqu'on veut scruter les secrets de la divine Sagesse, il peut être assuré qu'il atteindra aux plus chrétiennes vertus, même, la grâce de Dieu aidant, à la perfection qui est l'aboutissant de la doctrine spirituelle de saint Jérôme, et n'est pas l'apanage exclusif des ascètes et des moines. Dieu aidant, dis-je, et j'entends par là Jésus, qui doit être toujours en tiers dans l'étude des saints Livres : « Lorsque tu le pries, disait le saint Docteur à Eustochium, tu lui parles ; lorsque tu lis, c'est lui qui te fait entendre sa parole », parole qui réchauffe et anime le courage jusqu'aux plus généreux sacrifices : « N'est-ce pas, se disaient les disciples d'Emmaüs, que notre cœur était brûlant durant qu'il nous expliquait les Écritures le long du chemin? » On avait eu de ceci un exemple fameux en saint Antoine, lequel entendant lire à l'église ces paroles du Sauveur : « Si tu veux venir après moi, va, vends tout ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres, et suis-moi », se défit de son bien en faveur des indigents, et voua sa vie au service de Dieu. L'exemple se reproduisit fréquemment au quatrième siècle, au souffle ardent de saint Jérôme, et l'on vit des hommes de haute condition, des femmes et des jeunes filles du patriciat romain, jeter dans le ventre des pauvres, comme disait le grand Docteur, leurs immenses fortunes, et suivre Jésus, pauvres comme Lui. Que si tous ne se doivent pas dépouiller aussi réellement des choses de la terre, tous du moins s'en doivent détacher par le cœur, afin que la pleine charité, dans quoi consiste la perfection, les embrase, et qu'ils puissent dire, au jour de la rétribution, comme Léa, cette sainte disciple de Jérôme : « Ce que nous avons entendu, nous le voyons dans la cité de notre Dieu ! »

Tout cela, certes, est d'un bel élan ; mais qu'on ne s'y méprenne pas : il n'y a, dans la doctrine spirituelle de saint Jérôme, ni dans la vie de ses disciples, aucun sentimentalisme, pas le moindre romantisme. Ce sont les bonnes vieilles vertus chrétiennes : l'humilité qui s'ignore elle-même ; la charité qui va directement, sans intermédiaire, aux pauvres, même les plus rebutants ; le mépris de soi et de l'opinion mondaine, pour plaire à Jésus seul ; la mortification qui répond, même par ses excès, aux exigences d'une prudence surnaturelle ; enfin, embaumant toute cette rude vie, une exquise pudicité. On en eut de parfaits exemples en deux des plus chers amis de saint

Jérôme : sainte Paule et son gendre, le sénateur S. Pammachius. Aussitôt que la mort de son mari lui en eut fait le loisir, la fille des Scipions et des Gracques se vêtit avec une extrême modestie, poussa la réserve jusqu'à refuser d'admettre à sa table même des évêques, toute dans la prière et les saintes larmes, allant, suivie d'une servante, dans tous les coins de Rome, à la recherche des pauvres de Dieu, entrant dans leurs misérables réduits, les vêtant de ses propres hardes, ensevelissant leurs morts. Comme elle épuisait ses grands revenus en aumônes, la parenté lui ayant fait observer qu'elle devait penser à ses cinq enfants : « Je leur laisserai, répondit-elle, un meilleur héritage : la clémence du Christ. » Au sénateur Pammachius qui donnait tout aux pauvres, « nos patrons », comme disait saint Paulin de Nole, Jérôme écrivait : « A la bonne heure! Que toi, patricien, le premier parmi les premiers, aies commencé par te faire moine,... que tu ailles vêtu d'une misérable tunique, les pieds déchaux, que tu pénètres dans les chambrettes des pauvres, fendant toi-même le bois, portant l'eau, allumant le feu, c'est bien : mais où sont les chaînes, les soufflets, les crachats, les fouets, la croix, la mort? Non, tu auras beau t'abaisser, tu ne t'abaisseras jamais autant qu'a fait le Fils de Dieu. » Ainsi faisait-il bondir ces âmes jusqu'au divin gibet. Et c'est cette doctrine, ces saints exemples qui, restés dans l'Eglise comme des antiseptiques, empêchent le monde de pourrir tout à fait.

J'ai conscience, mon Révérend Père, d'avoir seulement effleuré mon sujet : mais pouvais-je faire autrement, dans les étroites limites qui me sont fixées? Je voudrais mieux faire en réalisant, malgré ma vieillesse avancée et d'autres occupations, un rêve que je caresse : donner en français, aux âmes avides de perfection, un choix de lettres de direction de saint Jérôme. Veuillez prier Dieu de m'en donner la force et le loisir.

Jérusalem.

fr. Raymond Génier, O. P.

Les Conférences de Cassien

et la doctrine spirituelle des Pères du désert

IV. — Cénobisme et Solitude

Le moine fut à l'origine, comme son nom l'indique, un solitaire (1).

Les « ascètes » qui, depuis la naissance de l'Église, poursuivaient par la pratique des conseils la perfection évangélique, étaient demeurés parmi la société : les uns vivaient simplement au sein de leur famille ; les autres avaient des maisons particulières, où ils habitaient isolément ou par groupes peu considérables.

Le moine, au contraire, se retire du monde et gagne le désert (2) ; c'est seul à seul avec Dieu qu'il pense atteindre le mieux son idéal de sainteté.

Saint Paul de Thèbes fut le premier ermite connu ; mais il n'exerça aucune influence sur ses contemporains. Disparu du milieu des hommes depuis l'an 250 environ, il resta si profondément caché, qu'il ne fallut rien de moins qu'une révélation, pour que saint Antoine le découvrît, quelque cent ans après (3). C'est ce dernier qui doit être regardé comme le père des solitaires. Son exemple fut contagieux ; et de sa retraite, il vit accourir les disciples en foule.

(1) *Moine* vient, par l'intermédiaire du latin, de μοναχός, dérivé lui-même de μόνος, seul.

(2) C'est l'origine des termes d'*anachorète* — ἀναχωρητής, de ἀναχωρέω, se retirer — et d'*ermite* — ἐρημίτης, de ἔρημος, désert.

(3) Saint Jérôme, *Vie de saint Paul*, 7 ; P. L., XXIII, 22.

Tous les anachorètes ne menèrent pas la vie solitaire dans le sens le plus strict du mot. Ou bien ils habitaient deux ensemble, et c'était assez la coutume pour les débutants (1) ; ou leurs cellules étaient assez proches, pour qu'il leur fût possible d'assister à des réunions liturgiques, les samedis et dimanches (2). Quelquefois, elles formaient de véritables groupes monastiques. C'est sous cet aspect que saint Athanase, en son style enthousiaste, décrit la vie des premiers disciples de saint Antoine (3) : « Il y avait, sur la montagne, des monastères — c'est-à-dire des huttes ou cabanes servant d'habitations aux moines — semblables à des tentes, et remplis de chœurs divins, qui psalmodiaient, lisaient et priaient... qui donc, à voir cette multitude, ne s'écrierait aussitôt : Qu'elles sont belles tes demeures, ô Jacob, tes tentes, ô Israël ! Comme des vallons ombreux, comme un jardin sur le bord d'un fleuve, comme des tentes que le Seigneur a plantées, comme des cèdres auprès des eaux (4). » Plus tard, les groupes de Scété et de Nitrie furent fameux entre tous : le premier comptait quatre églises desservies par autant de prêtres (5) ; le second avait une grande église au centre, avec une administration commune pourvoyant aux besoins de tous, et offrait le type le plus achevé de la vie semi-anachorétique, moyen terme entre la solitude absolue et le cénobitisme.

Celui-ci apparut à Tabenne, avec saint Pakhôme, en 325 ; car, quoi qu'en pense l'abbé Piamun, et Cassien après lui, on ne peut guère tenir la communauté des biens établis dans la primitive Eglise de Jérusalem pour un essai de monachisme proprement dit, moins encore les groupements des thérapeutes (6). Aussitôt, il gagna la confiance, et eut une rapide expansion. Le monastère ne tarda pas à rivaliser de prestige avec le désert, et la question se posa de savoir lequel des deux était le meilleur. Les avantages de l'un et de l'autre sont à maintes reprises exposés dans les *Conférences*, tantôt comme *ex professo*, ainsi à la conférence dix-neuvième, tantôt incidemment. De la comparaison ressortent certains principes de conduite, énoncés avec grande sagesse et mesure.

(1) Cf. *Conf.*, XVI, c. 10. — (2) Cf. *Conf.*, III, c. 1 ; *Conf.*, VIII, c. 1. — (3) Cf. *Vie de saint Antoine*, c. 21. — (4) *Nombres*, XXIV, 5-6 (LXX). — (5) Cf. *Conf.*, X, c. 2. — (6) Cf. *Conf.*, XVIII, c. 5 et 6 ; *Inst.*, l. II, c. 5.

***

A celui qui cherche Dieu, le désert est propice : « O désert émaillé des fleurs du Christ, chantait saint Jérôme, solitude où s'engendrent les pierres dont se construit la cité du grand roi ! O désert, où l'on jouit d'une si particulière familiarité avec Dieu ! »

Il est, en effet, une perfection de prière qui ne se rencontre que là. Le bonheur de contempler d'un regard très pur la divinité du Christ « est un privilège réservé à celui qui s'élève au-dessus des œuvres et des pensers terre à terre, pour se retirer avec lui sur la haute montagne de la solitude. Le tumulte des pensées et des passions de la terre ne trouble point la paix de ses sommets, ni les parfums du vice ne viennent altérer l'air qu'on y respire ; royaume de la foi très pure, elle révèle la gloire de la face du Christ et la vue de sa splendeur à ceux qui sont dignes de le contempler du pur regard de l'âme.

Il ne laisse pas de se montrer aussi aux habitants des cités, des bourgs et des villages : j'entends, à ceux qui s'adonnent aux œuvres de la vie active ; mais non point dans le même éclat de gloire avec lequel il apparaît aux âmes assez fortes pour gravir avec lui la montagne des vertus, comme Pierre, Jacques et Jean (1), et tel qu'il apparut en effet à Moïse (2) et parla au prophète Elie (3), dans la solitude.

Au reste, lui-même a voulu confirmer cette doctrine, en nous laissant l'exemple d'une pureté parfaite. Source inviolable de la sainteté, il n'avait nul besoin, pour s'y établir, du secours extérieur qui nous vient de l'éloignement des hommes et de la solitude. Plénitude de la pureté, il ne se pouvait pas que le contact impur des foules fît tache sur lui... Il se retire cependant sur la montagne, afin d'y prier solitaire (4).

Son exemple est une leçon. Si nous voulons, nous aussi, prier Dieu d'un cœur pur et vierge, fuyons comme lui la fièvre et la confusion des foules (5). »

C'est cet exemple du Christ, joint à l'instinct profond du cœur, qui poussait au désert, entre tant d'autres, l'abbé Jean, après trente ans passés dans son monastère (6), et pareillement

(1) Cf. *Matth.*, XVII, 1. — (2) Cf. *Ex.*, III, 2. — (3) Cf. III *Reg.*, XIX, 9. — (4) Cf. *Matth.*, XIV, 23. — (5) *Conf.*, X, c. 6. — (6) Cf. *Conf.*, XIX, c. 3.

l'abbé Pafnuce, tandis que, vivant parmi la foule des frères, des cimes plus hautes enflammaient ses désirs, et qu'il avait soif d'adhérer au Seigneur inséparablement, sans que nul commerce avec les hommes pût l'en retirer désormais (1). Ils y trouvaient la solitude, la liberté des espaces infinis, le secret, le silence, la tranquillité, la pureté du cœur, et par ce moyen la chère, l'ineffable présence de Dieu. Ils s'en montraient jaloux à ce point, que la seule vue des hommes leur devenait une gêne. Pafnuce, qui ne fut rien moins qu'un original, évitait, à cette époque de sa vie, tout regard, pour le grand désir et l'ardeur qu'il ressentait à contempler sans cesse la Divinité. Il s'enfonçait dans des solitudes plus vastes et inaccessibles, et il y demeurait caché de longs jours, si bien que les anachorètes eux-mêmes avaient peine à le joindre, et à de bien rares intervalles, et qu'on l'avait surnommé Bubale, ou le Bœuf sauvage (2).

Parmi ces amants de la solitude saint Arsène mérite aussi une place de choix. En des termes charmants, il disait un jour à son disciple, qui lui annonçait la visite de quelques Frères : « Va, mon fils, reçois-les et rends-leur les devoirs de l'hospitalité ; mais laisse-moi regarder le ciel ! (3) » Et une autre fois : « Dieu sait que je vous aime, mais je ne puis être avec Dieu et avec les hommes (4). » On raconte encore de lui ce trait, qui en dit long sur le silence et la pureté où vivaient ces grandes âmes : « Il vint un jour dans un endroit où il y avait un champ de roseaux ; et le vent les agitait. Il demanda : Quel est ce mouvement? On lui répondit : Ce sont les roseaux. Il reprit : En vérité, si quelqu'un demeure en paix et entend la voix d'un oiseau, son cœur n'aura plus la même tranquillité ; combien plus ceux qui entendent le bruit de ces roseaux ! (5) »

Est-il étonnant, après cela, que la lumière divine les ait pénétrées tout entières, comme fait le soleil une eau tranquille et pure? De là ces extases prolongées, qui leur enlevaient le sentiment et la mémoire des choses les plus familières (6) ; cette prière sublime qui n'a plus conscience de soi (7) ; un commerce quotidien avec les anges (8) ; l'assurance d'être exaucées dans

(1) Cf. *Conf.*, III, c. 1. — (2) Cf. *Conf.*, III, c. 1. — (3) *Vitae Patrum*, l. III ; P. L., LXXIII, 801. — (4) *Ibid.*, l. V ; P. L., LXXIII, 973. — (5) *Vitae Patrum*, l. V ; P. L., LXXIII, 858. — (6) Cf. *Conf.*, XIX, c. 4. — (7) Cf. *Conf.*, IX, c. 31. — (8) Cf. *Conf.*, III, c. 1.

leurs demandes (1); l'innocence recouvrée et le pouvoir de commander à la nature : « vie comparable à la béatitude des anges (2) », esquisse sur terre de « l'état bienheureux promis aux saints dans l'éternité (3) ».

« Nous en avons vu plusieurs, dit Rufin, si purs de toute pensée ou soupçon de malice, qu'ils ne se souvenaient plus s'il se faisait encore du mal dans le monde... S'il leur arrive de manquer des choses nécessaires à la vie, ce n'est pas aux hommes qu'ils ont recours, pour la plupart ; mais ils se tournent vers Dieu, et les lui demandent comme à leur Père ; et ils obtiennent ce qu'ils demandent. Si grande est leur foi, qu'elle est capable même de commander aux montagnes de se transporter. Plusieurs ont arrêté les inondations du Nil prêtes à dévaster les régions voisines ; ils ont franchi ses eaux en marchant sur l'abîme, et ont fait périr les monstres qui les habitaient. Les miracles que les apôtres et les prophètes ont accomplis aux jours passés, se sont par eux renouvelés, en tel nombre qu'on ne saurait les compter : si bien qu'il ne faut pas douter que le monde ne doive à leurs mérites de subsister encore (4). »

*
* *

Une vie si sublime n'était point pourtant sans inconvénients ni sans dangers. L'abbé Jean les expose avec une chaleur de conviction qui en dénote l'expérience encore fraîche; et s'il faut se garder d'une généralisation excessive et injuste — car, à cette époque même, la vie anachorétique florissait en bien des déserts —, on ne peut mettre en doute l'exactitude de son information personnelle, non plus que sa sincérité.

Sans parler du péril mortel de l'élèvement et de la vaine gloire, auquel sont plus que tous autres exposés ceux qui font profession de vivre au désert, ni de la nécessité inéluctable de pourvoir à son entretien, avec toutes les charges qu'elle entraîne — souci du travail quotidien, vente des produits, achat de vivres, — le mal vint du nombre même des ermites. Du jour où les Frères en foule gagnèrent le désert, « ses solitudes, auparavant si vastes, se trouvèrent, pour ainsi dire, resser-

(1) Cf. *Conf.*, IX, c. 32-34. — (2) *Conf.*, XIX, c. 5. — (3) *Conf.*, X, c. 6. — (4) *Historia monachorum*, Prologus ; P. L., LXXIII, 389-390.

rées (1) »; la liberté s'évanouit, dont on avait joui jusqu'alors, de se perdre en ses retraites profondes. Aussitôt, le feu de la contemplation parut s'éteindre. Puis, ce furent tous les inconvénients du voisinage des hommes : le concours des Frères et les visites nombreuses; les devoirs qu'imposent la réception et la conduite des hôtes ; la question de la nourriture et du vêtement devenue plus pressante, d'autant qu'à la longue le relâchement s'était introduit.

Le début de la huitième Conférence offre un exemple vraiment joli de la sobriété des premiers temps. Cassien y raconte avec un sourire le festin que lui fit, ainsi qu'à son ami, l'abbé Serenus. « Au lieu de la saumure additionnée d'une goutte d'huile, qu'il avait accoutumé de se servir à son repas quotidien, il composa une petite sauce, qu'il arrosa plus copieusement... Il nous présenta ensuite du sel grillé avec trois olives par tête. Puis, il apporta une corbeille avec des pois chiches torréfiés : c'est là ce que les solitaires décorent du nom de friandises. Nous en prîmes cinq chacun ; nous prîmes également deux prunes et une figue. Passer ce nombre serait péché, dans ce désert (2). »

Mais ces traditions d'extrême frugalité, jalousement gardées, comme on le voit, par beaucoup de solitaires, avaient été par d'autres abandonnées. Les adoucissements fréquents apportés au régime ordinaire, pour traiter les hôtes avec honneur, finissaient par altérer chez eux l'amour de l'abstinence et le sens de la pauvreté. « A quel excès n'en est-on pas venu? s'écrie avec indignation l'abbé Jean. Les bornes sont bien dépassées de l'antique austérité, laquelle ignorait absolument l'usage de l'huile. Que dis-je? on ne se contente même plus de la mesure introduite par le relâchement de notre temps! Un setier d'huile, un boisseau de lentilles suffisaient pour toute une année à la réception des hôtes. On a doublé, triplé la mesure; et c'est à peine si l'on peut vivre. Plusieurs ont poussé au-delà des bornes ce relâchement funeste. Nous sommes bien loin de la goutte d'huile que nos prédécesseurs dans la vie érémitique... laissaient tomber sur le vinaigre et la saumure mêlés, dans le dessein seulement d'éviter la vaine gloire. On brise, pour flatter la délicatesse du goût, du fromage d'Égypte, et l'on y répand l'huile plus qu'il ne serait nécessaire :

(1) *Conf.*, XIX, c. 5. — (2) *Conf.*, VIII, c. 1.

deux mets, qui ont chacun son agrément et pourraient très bien faire au moine deux régals différents, s'unissent ainsi, pour caresser le palais plus délicieusement. Jusqu'où ne se porte pas cette fureur de posséder? Je ne puis le rapporter sans rougir, les anachorètes se sont mis, sous prétexte d'hospitalité..., à posséder dans leur cellule une couverture! (1) »

Ainsi gémissait ce bon vieillard avec une douleur et une indignation où des gens habitués comme nous à l'abondance trouveraient à sourire, si elles n'étaient si sincères, sur la ruine de la primitive simplicité. Il aurait pu ajouter le travail excessif auquel on se livrait parfois (2). Les suites avaient été des plus fâcheuses : un tracas sans fin de conversations et d'affaires, dont la seule attente préoccupait encore dans le temps même qu'elles semblaient cesser, l'empressement et la fièvre, une inquiétude habituelle. « La préoccupation est le commencement des maux », disait un ancien (3). C'en était fait des transports et de l'allégresse ineffable de la solitude.

Assurément, le péril n'était point tel que les ermites fervents ne réussissent ordinairement à s'en préserver. Mais ne trouvait-il pas une proie toute préparée en beaucoup d'autres, qui avaient débuté par la vie anachorétique, avant de s'y être préparés, et prétendaient encore s'y diriger sans autre maître que leur sens propre; ou qui, « contents d'avoir porté quelque deux ans à peine le joug de l'obéissance, s'étaient échappés incontinent, pour courir à une liberté présomptueuse et fatale (4) », avant d'avoir corrigé leurs vices? Les Pères se montrent sévères à ces faux anachorètes : « A leurs débuts dans le monastère, leur ferveur faisait accroire qu'ils recherchaient vraiment la perfection de la vie cénobitique; mais elle a été de courte durée; et tout aussitôt, ils sont tombés dans la tiédeur. Retrancher leurs habitudes et leurs vices d'autrefois, c'est ce qu'ils ne veulent à aucun prix. Ne pouvant prendre sur eux de soutenir plus longtemps le joug de l'humilité et de la patience, et dédaignant de se soumettre au commandement des anciens, ils gagnent des cellules séparées, dans le désir d'y vivre solitaires, afin que, n'étant plus exercés par personne, les hommes puissent les estimer patients, doux et humbles.

(1) *Conf.*, XIX, c. 6. — (2) Cf. *Conf.*, IX, c. 5 et 6; XXIV, c. 3 et 4. — (3) *Vitae Patrum*, l. V; P. L., LXXIII, 859. — (4) *Conf.*, XIX, c. 2.

Mais cette nouvelle profession, ou plutôt cette tiédeur ne permet jamais à ceux qu'elle a une fois infectés, de parvenir à la perfection. Ce n'est pas assez dire que leurs vices ne se corrigent point; ils empirent. Tel un poison intérieur s'insinue d'autant plus profondément dans les tissus qu'il est plus caché, et finit par engendrer un mal inguérissable (1). » Cependant, quelle figure font-ils au désert? Toujours imparfaits, toujours fragiles, on les voit pencher sans cesse où les poussent les moindres émotions. La compagnie des Frères et le dérangement qu'ils en éprouvent les font bouillonner d'impatience. Retrouvent-ils leur solitude, ils ne peuvent supporter le silence sans bornes qu'ils ont désiré. Mais quoi? ils ne savent même pas à quelle fin la solitude est désirable (2). Aussi se flattent-ils de vaines apparences ; ils ne sont anachorètes que de nom (3). Heureux, lorsqu'ils ne se jettent pas à des extravagances, qui les conduisent promptement à leur perte, comme il est arrivé à plusieurs (4).

*
* *

De tels abus parlaient en faveur du cénobitisme. S'il ne permet guère une pureté d'âme et une prière aussi parfaites que le désert, il ne flatte pas non plus autant la vanité ni l'imagination, et offre en revanche des biens solides et sûrs. Tout premièrement, la correction des vices. Sur ce point, la société des hommes, loin de nuire, présente, au contraire, de grands avantages. « Les passions se manifestent alors plus souvent par les impatiences multipliées dont elles sont la cause; et plus sont continuels la douleur et le repentir de nos défaites, plus vite aussi notre mal trouve sa guérison (5). » Puis, la pratique de l'humilité et de l'obéissance. La perfection propre du cénobite consiste précisément à « mortifier et crucifier toutes ses volontés (6) », afin d'imiter de quelque manière, en se soumettant jusqu'à la fin à un abbé, celui dont il est écrit : « Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort (7) », et de pouvoir redire humblement après lui : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais celle de mon Père qui

(1) *Conf.*, XVIII, c. 8. — (2) Cf. *Conf.*, XIX, c. 10. — (3) Cf. *Conf.*, XVIII, c. 8. — (4) *Conf.*, II, *passim*. — (5) *Conf.*, XIX, c. 16 ; cf. *Conf.*, V, c. 4. — (6) *Ibid.*, c. 8. — (7) *Phil.*, II, 8.

m'a envoyé (1). » A cette école, le moine apprendra l'inébranlable fermeté de la patience et la constance d'une âme qui ne connait plus le trouble (2).

Il aura de plus toute facilité pour suivre en perfection le conseil évangélique, de n'avoir point souci du lendemain. Nul besoin de prévoir le travail quotidien ; point l'ombre de sollicitude à l'endroit des choses matérielles, pour parer, soit à ses propres besoins, soit à ceux de nombreux visiteurs. Enfin, dans cette communauté qui le dérobe à l'admiration indiscrète et futile des hommes, aucune prétention de gloire humaine, laquelle souille, aux yeux de Dieu, plus que tout le reste, et rend si souvent inutiles tous les grands travaux du désert (3).

***

Tant de bienfaits considérables, s'ajoutant aux inconvénients de la profession érémitique, ne déterminaient pas seulement, dans la pratique, le choix d'un grand nombre, mais dictaient des préférences et des jugements absolus : quelques-uns n'hésitaient pas à proclamer la supériorité de la vie cénobitique.

Telle n'était pas cependant la solution commune. Sans doute, dans les cas particuliers, diverses circonstances accidentelles pouvaient incliner, soit d'un côté, soit de l'autre. « La vie anachorétique est bonne, déclarait sagement un des solitaires ; mais nous ne la croyons pas pour cela convenable à tous, car beaucoup éprouvent qu'elle est infructueuse et même funeste. Nous confessons, et à juste titre, que la discipline cénobitique et le soin des Frères sont choses saintes et dignes d'éloge ; mais nous ne pensons pas pour autant que l'on doive s'y porter universellement. L'œuvre des hôpitaux abonde en fruits excellents ; mais tous ne pourraient s'y consacrer indistinctement, sans que la patience ait à en souffrir (4). » A chacun de mesurer ses forces et de considérer les multiples circonstances qui peuvent influer sur son choix : « Ce qui est dur et impossible aux uns, l'habitude a pu le rendre naturel aux autres (5). »

(1) *Joan.*, VI, 38 ; cf. *Conf.*, XIX, c. 6. — (2) Cf. *Conf.*, XIX, c. 11. (3) Cf. *Ibid.*, c. 6. — (4) *Conf.*, XXIV, c. 8. — (5) *Conf.*, XVIII, c. 8.

Que s'il s'agit des principes généraux de la conduite, il faut affirmer sans hésitation que la vie anachorétique est supérieure, selon la doctrine des Pères ; mais, comme elle est aussi la plus difficile, il conviendra de n'y entrer qu'après s'être formé dans les monastères de cénobites.

L'abbé Jean lui-même en tombe d'accord. Les difficultés qu'il a rencontrées au désert l'ont déterminé, dit-il, « à revenir aux écoles où se forment les jeunes (1) », « afin d'y accomplir plus aisément une profession moins haute, et d'éviter les périls d'une vocation plus sublime, mais qui comporte un si prodigieux renoncement, car mieux vaut la ferveur dans un état moins parfait que la tiédeur en un plus relevé (2) ».

Nombre de passages, dans les *Conférences*, rendent exactement le même son : « La deuxième espèce de moines, dit l'abbé Piamun, est celle des anachorètes, qui, après avoir été formés aux monastères des cénobites et s'être rendus parfaits dans la vie active, ont préféré le secret de la solitude (3). » Plus loin, prenant directement à partie ses deux interlocuteurs : « Je vois que, sortis des monastères de cénobites, comme d'un gymnase, vous vous efforcez vers les cimes élevées de la vie anachorétique (4). » Et Cassien de conclure, fidèle écho de l'enseignement des Pères : « Le désir qui déjà nous avait inspiré de quitter l'école élémentaire du monastère, pour tendre au degré supérieur de la discipline anachorétique, s'enflamma davantage encore au discours de l'abbé Piamun. C'est sous sa conduite que nous apprîmes les premiers principes de la vie solitaire, dont nous devions acquérir ensuite, à Scété, une connaissance plus parfaite (5). » Ailleurs, il présente l'abbé Pafnuce se donnant avec ardeur dès sa jeunesse aux écoles des monastères, et s'appliquant à mortifier toutes ses volontés sous la discipline de l'humilité et de l'obéissance ; puis, après avoir éteint ses vices et s'être perfectionné en toute vertu, se hâtant vers le désert, dans le désir d'une sainteté plus haute (6). Pour lui, le cénobite est figuré par Jacob : c'est le lutteur qui combat contre les vices ; l'ermite, par Israël : c'est l'homme qui voit Dieu, lorsque, par le règne de la charité, la paix s'est établie dans son âme. L'un mène encore une vie active ; l'autre, la vraie vie contemplative. Le monas-

(1) *Conf.*, XIX, c. 2. — (2) *Ibid.*, c. 3. — (3) *Conf.*, XVIII, c. 4. — (4) *Ibid.*, c. 11. — (5) *Ibid.*, c. 16. — (6) Cf. *Conf.*, III, c. 1.

tère est l'école des deux premiers renoncements ; le désert, la terre d'élection du troisième (1).

Quant à la perfection absolue, elle consisterait à se prêter avec une égale aisance, soit à la vie commune, soit à la vie solitaire, selon les occurrences. Tels furent l'abbé Moïse, Pafnuce et les deux Macaire. « Dans la retraite ils se nourrissaient insatiablement du secret de la solitude plus que tous les autres habitants du désert... Mais, d'autre part, ils supportaient si bien le concours et les faiblesses de ceux qui affluaient auprès d'eux..., et l'inquiétude quasi sans relâche que leur causait l'obligation de recevoir tout ce monde, les trouvait d'une patience si inaltérable, que l'on eût cru qu'ils n'avaient rien appris ni pratiqué tout le temps de leur vie, que de rendre aux étrangers les devoirs ordinaires de la charité. Et c'était pour tous une question de savoir... si leur magnanimité s'accordait plus merveilleusement à la pureté érémitique ou à la vie commune (2). » Le goût de la retraite prouvait des âmes tout affamées de Dieu ; le support tranquille des Frères qui venaient les arracher aux joies de la contemplation, montrait des cœurs magnanimes et détachés de tout. Un si long et si intime commerce avec Dieu dans les silences sans fin du désert leur avait donné des mœurs vraiment divines ; supérieurs à tout événement et constamment souples aux indications providentielles, ils habitaient la paix inaltérable, divine. Et c'était le triomphe de la vie anachorétique.

*
* *

En dépit de cette doctrine si élevée et si discrète, l'avenir devait donner la victoire au cénobitisme. Les Pères eux-mêmes ne lui frayaient-ils pas les voies, lorsqu'ils enseignaient que la solitude n'est bonne qu'aux âmes assainies et libres ? Déjà saint Basile, dont les écrits allaient exercer une si longue et si profonde influence, après avoir étudié le monachisme sur place, dans un voyage qu'il fit, durant les années 357 et 358, à travers l'Égypte, la Palestine, la Syrie et la Mésopotamie, se prononçait nettement en sa faveur, comme permettant de pratiquer la charité, l'humilité, l'obéissance, la miséricorde et la correction fraternelle, comme étant aussi plus conforme à

(1) Cf. Préface à la première partie des *Conférences*. — (2) *Conf.*, XIX, c. 9.

l'esprit tant de l'Ancien que du Nouveau Testament (1). Saint Benoît, tout en ouvrant une porte vers le désert à ceux qu'une longue probation dans le monastère a rendus capables d'affronter les combats singuliers avec le démon (2), ne légifère que pour « la forte race des cénobites (3) ». Dans son profond génie, fécondé par une lumière extraordinaire de l'Esprit-Saint, il a compris que la famille, où l'homme naît et se développe, n'est qu'un reflet des réalités surnaturelles; et dès lors, il a conçu le monastère comme une famille, où les âmes grandiraient, joyeuses et fortes, dans la douce et saine atmosphère d'un vrai foyer. Cette idée était trop belle et trop juste, pour ne pas s'imposer; saint Benoît devint le patriarche des moines d'Occident.

La vie érémitique ne disparut pas pour autant; mais elle fut reléguée au second plan. Même au Moyen-Age, qui la vit refleurir en tant de pays, elle reste le lot du petit nombre, au prix des légions qui peuplaient les monastères.

Aujourd'hui, la législation de l'Église ne reconnaît que le cénobisme, et le « *Codex juris canonici* » définit l'état religieux « une forme stable de vie commune (4) », enveloppant dans cette expression générale les Ordres mêmes et les Congrégations qui donnent le plus à la solitude. Cependant, le moine du vingtième siècle ne regarde pas seulement avec une admiration et une reconnaissance émues vers les anachorètes des temps anciens, vers les géants qui, sous l'effusion d'une grâce incomparable, fondèrent la vie monastique et lui ont laissé l'impérissable trésor de leur doctrine. Héritier de leur esprit, il ne désespère point de reproduire en soi quelque peu leur amour de la retraite. Au sein de la communauté la plus fraternelle, sa cellule peut lui être une Thébaïde, son silence, un désert (5), d'où rien que l'obéissance et la charité ne l'oblige à sortir. S'il est fidèle à s'y cacher, il y trouvera des solitudes, « royaume de la foi très pure », dont les pensées ni les passions de la terre ne troublent point la paix; là le Christ lui découvrira « la gloire de sa face et la vue de sa splendeur (6) ».

Dom E. Pichery, O.S.B.

(1) Cf. *Regulae fusius tractatae*, 7; *Regulae brevius tractatae*, 14. — (2) Cf. *Règle*, c. 1. — (3) *Ibid.* — (4) Canon 487. — (5) « Peregrinatio nostra est, ut teneat homo os suum. » *Vitae Patrum* l. V; P.L., LXXIII, 870. — (6) *Conf.*, X, c. 6.

TEXTES ANCIENS

Extraits des « Conférences » de Cassien

Une tentation de lassitude au désert
(*Conf.*, XXIV, c. 1-6, 18-19, 22-24.)

Nous fûmes porter à l'abbé Abraham l'aveu plein d'anxiété du combat que nous livraient nos pensées. En notre âme, chaque jour, nouveaux orages : nous nous sentions violemment pressés de regagner notre province et de revoir nos parents.

Ce qui donnait surtout occasion à ces désirs, c'était le souvenir de leur religion et de leur piété. Ils ne mettraient point d'empêchement à notre genre de vie, nous nous en flattions. Sans cesse, au contraire, nous étions occupés à rouler cette pensée, que leurs soins assidus favoriseraient plutôt nos progrès. Nul souci des choses matérielles ni l'embarras de pourvoir à notre subsistance ne viendraient plus nous distraire : eux-mêmes, avec joie, nous fourniraient abondamment de tout le nécessaire. En outre, nous repaissions notre âme de l'espérance de vaines joies. Notre imagination escomptait une moisson merveilleuse; nous convertissions quantité de gens, que notre exemple et nos avis conduisaient dans la voie du salut ! Alors se peignaient à nos regards les lieux qui renferment le domaine héréditaire de nos ancêtres, avec leurs contours et la beauté riante des paysages. Quelles étendues remplies d'une solitude aussi douce qu'opportune ! Quel délice pour un moine dans le secret des forêts, mais encore quelles facilités à vivre !

Nous découvrîmes simplement au vieillard toutes ces pensées, suivant le témoignage de notre conscience, et protestâmes à travers nos larmes que nous ne pouvions plus soutenir la violence de ces assauts, si la grâce de Dieu ne nous venait en aide par le moyen du remède qu'il voudrait bien nous donner.

Là-dessus, il garda le silence, et attendit longtemps. A la fin, il dit avec un profond soupir :

*
* *

Non, vous n'avez pas encore renoncé aux désirs du monde, ni mortifié vos passions d'autrefois : vos pensées infirmes le font bien voir. La lâcheté de votre cœur se trahit au caprice de vos désirs vagabonds ; c'est de corps seulement que vous séjournez en ce lointain pays et vous êtes séparés de vos parents, au lieu que vous deviez le faire en esprit. Toutes ces pensées seraient ensevelies déjà et complètement déracinées de vos cœurs, si vous aviez compris ce qu'est le renoncement et pourquoi principalement nous demeurons dans la solitude. Mais je vois bien que vous souffrez de cette maladie de l'oisiveté que les *Proverbes* caractérisent ainsi : « Tout oisif est plein de désirs (1) », et : « Les désirs tuent le paresseux (2). »

A nous non plus peut-être les facilités ni les avantages charnels dont vous parlez n'auraient point fait défaut, si nous avions cru qu'ils convinssent à notre idéal de vie, ou jugé que la douceur de ces agréments pût nous être d'un profit égal à celui qui se fait parmi ces sombres lieux et dans l'affliction du corps.

Nous ne sommes pas tellement destitués de tout secours du côté de nos parents. Il n'en manque pas qui se feraient une joie de nous entretenir de leurs biens, s'il ne nous souvenait de cette parole du Sauveur, qui nous fait exclure tout ce qui va à flatter la chair : « Quiconque ne laisse pas — ou ne hait pas — son père et sa mère, ses enfants et ses frères, ne peut être mon disciple (3). » Que si nous étions privés totalement du soutien de notre parenté, du moins pourrions-nous compter avec certitude sur les services des puissants de ce monde. On

(1) *Prov.*, XII, 4 (LXX). — (2) *Ibid.*, XXI, 25. — (3) *Luc*, XIV, 26.

verrait leur largesse empressée et joyeuse pourvoir à nos besoins avec tous les sentiments de la plus profonde action de grâces, et, vivant de leur munificence, nous serions délivrés de toute sollicitude à l'endroit de notre subsistance, si la malédiction du Prophète, en nous inspirant la terreur, ne nous écartait de cette voie : « Maudit soit l'homme, est-il dit, qui met son espérance dans l'homme (1) », et : « Ne vous confiez pas aux princes (2). » Nous pouvions encore placer nos cellules sur les bords du Nil et avoir l'eau à notre porte. Nous nous serions évité la peine de la porter sur nos épaules l'espace de quatre milles. Mais la parole du bienheureux Apôtre nous anime à toute heure et nous rend infatigables à soutenir ce labeur : « Chacun recevra sa propre récompense selon son travail (3). » Dans notre pays également, il existe des retraites charmantes : nous ne l'ignorons pas. L'abondance des fruits, l'agrément et la fertilité des jardins nous y fourniraient sans fatigue les choses nécessaires à la vie, si nous ne craignions que le reproche adressé au riche dans l'Évangile ne tombe aussi sur nous : « Tu as reçu ta consolation pendant ta vie (4). »

Nous avons méprisé et compté pour rien toutes ces commodités avec tous les plaisirs du monde ; nous n'avons de goût que pour cet aride désert ; à toutes les délices, nous préférons l'effrayante nudité de cette solitude, et pour nous les richesses des terres les plus fécondes ne sont point comparables à la tristesse désolée de ces sables ; car nous ne cherchons pas les avantages corporels, qui passent, mais le profit spirituel, qui demeure éternellement.

C'est peu à un moine de renoncer une fois, c'est-à-dire de mépriser les choses présentes à l'origine première de sa conversion, s'il ne persiste chaque jour dans ce renoncement. Jusqu'à la fin de notre vie, il nous faut répéter avec le Prophète : « Je n'ai pas désiré le jour de l'homme, vous le savez (5). » Et c'est ce qui fait dire au Seigneur dans l'Évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix *chaque jour*, et qu'il me suive ! (6) »

(1) *Jér.*, XVII, 5 (LXX). — (2) *Ps.* CXLV, 2. — (3) I *Cor.*, III, 8. — (4) *Luc*, XVI, 25. — (5) *Jér.*, XVII, 16. — (6) *Luc*, IX, 23.

***

Celui qu'anime le souci toujours vigilant de la pureté de l'homme intérieur, doit rechercher des lieux qui ne le sollicitent pas à une culture absorbante par leur richesse et leur fertilité, ni ne l'empêchent de faire de sa cellule un séjour fixe et immuable, en le poussant à quelque travail en plein air. Ses pensées se donneraient alors carrière, pour ainsi parler, dans l'espace ouvert devant elles ; et toute la direction de son âme, ce regard vers l'unique but, qui est quelque chose de si subtil, s'évanouirait parmi tant d'objets divers.

Pour attentif et vigilant que l'on soit, il est absolument impossible d'éviter cette dissipation et même de s'en apercevoir, à moins de se tenir constamment cloîtré, corps et âme, entre les murs de sa cellule. Je suppose quelque pêcheur spirituel, qui chercherait sa nourriture selon la méthode apprise des Apôtres. Attentif et sans mouvement, il guette dans les profondeurs tranquilles de son cœur la troupe nageante de ses pensées. Comme d'un écueil surplombant, il plonge jusqu'au fond un regard avide, et discerne d'un œil sagace celles qu'il doit, avec sa ligne, tirer jusqu'à soi, celles aussi qu'il laissera de côté et écartera, tels des poissons mauvais et dangereux.

***

Quiconque persévère ainsi dans la garde du cœur, accomplit en vérité ce que le prophète Habacuc exprime avec assez d'évidence : « Je me tiendrai en sentinelle à mon poste, et je monterai sur le rocher, pour considérer ce que l'on pourra dire contre moi et ce que je devrai répondre à celui qui me reprendra (1). »

Mais quel labeur et quelle difficulté ! Ce qui arrive aux habitants du désert de Calame ou de Porphyrion, en est un témoignage bien manifeste.

La solitude qui les sépare de toutes les villes ou habitations humaines, est plus vaste que pour Scété ; c'est à peine si sept ou huit jours de marche au travers d'un désert sans fin les conduisent à la retraite où sont cachées leurs cellules. Cepen-

(1) *Hab.*, II, 1 (LXX).

dant, ils s'adonnent à l'agriculture au lieu de rester enfermés. Aussi, lorsqu'ils viennent, soit en ces contrées affreuses où nous vivons, soit à Scété, c'est une effervescence de pensées, une anxiété telles, que, semblables à de nouveaux venus qui n'auraient jamais goûté le moins du monde des exercices de la solitude, ils ne peuvent supporter le séjour de la cellule ni les silences du repos ; ils en sortent aussitôt, pour tomber en proie à un trouble profond, tels des novices sans expérience.

C'est qu'ils n'ont pas appris à calmer les mouvements de l'homme intérieur ni à remédier aux tempêtes de leurs pensées par une continuelle sollicitude et une persévérante application. Travaillant et peinant journellement au dehors, leur esprit, aussi bien que leur corps, s'agite deçà et delà tout le jour au grand air ; et leurs pensées, s'accommodant à leur mouvement perpétuel, se répandent aussi à l'aventure dans les libres espaces.

Mais, de la sorte, ils ne s'aperçoivent pas de l'inconstante frivolité de leur cœur, non plus qu'ils n'ont la force d'en refréner les divagations capricieuses. Incapables de soutenir le labeur de la componction, ils estiment intolérable la continuité même de leur silence. Ceux que les rudes travaux des champs trouvaient infatigables, sont vaincus par le loisir ; et la persévérance de leur repos les lasse.

*
* *

Le moine est dans sa cellule : ses pensées, de même, s'y trouvent rassemblées comme dans une étroite clôture. Rien d'étonnant si la multitude de ses anxiétés l'oppresse. Il sort : elles se précipitent avec lui hors du logis qui les tenait captives, et incontinent se mettent à voltiger en tous sens, comme on voit galoper des chevaux sans frein. Sur l'heure, tandis qu'elles s'évadent ainsi du lieu qui les tenait enfermées, l'âme éprouve une brève et triste consolation. Mais il faut regagner la cellule : toute la troupe de pensées accourt au gîte de nouveau ; et l'habitude même d'une licence invétérée fait surgir des aiguillons plus douloureux.

Supposez des moines qui ne peuvent ou ne savent pas encore résister aux poussées de leurs instincts. Voici que l'ennui attaque avec plus de violence leur cœur non accoutumé à de tels

assauts, l'anxiété les saisit par dedans leur cellule. S'ils relâchent l'austérité de la règle et s'accordent la liberté de sortir trop souvent, ils susciteront contre soi un fléau plus terrible, par cela même où ils pensent trouver un remède. Tels certains malades s'imaginent éteindre les ardeurs de la fièvre, en prenant de l'eau fraîche. Mais il est évident que c'est là exciter ce feu intérieur, plutôt que l'abattre ; car ce soulagement d'un instant sera suivi d'une douleur beaucoup plus vive.

***

Il faut donc que sans cesse le moine fixe toute son attention vers un but unique, auquel il fera activement converger toutes les pensées qui se lèvent ou s'agitent en son esprit ; et c'est le souvenir de Dieu.

Je le compare à quelqu'un qui voudrait élever et fermer dans les airs la voûte d'une abside. Celui-ci doit tracer toute sa circonférence d'après le centre, qui est un point extrêmement délicat, et calculer, en se guidant sur cette norme infaillible, l'exacte rotondité et le dessin de la construction. Qui tenterait de mener l'œuvre à bien sans l'épreuve de ce point central, quelque confiance qu'il ait en son habileté ou en son génie, se mettrait dans l'impossibilité d'obtenir une forme régulière et sans défaut. Il ne pourrait non plus s'apercevoir au seul regard dans quelle mesure son erreur a nui à la beauté qui résulte d'une rondeur parfaite. Mais il lui faut, pour cela, se référer continuellement à l'indice qui lui permet d'apprécier la justesse de ses mesures, et, sur la lumière qu'il reçoit de là, déterminer exactement le pourtour intérieur et extérieur de l'ouvrage. Un seul point sera le nœud d'une si imposante construction.

Ainsi en va-t-il de notre âme. Si le moine ne fait de la charité le centre immobile autour duquel toutes ses œuvres rayonnent ; s'il ne redresse ses pensées ou les rejette, en se guidant, pour ainsi parler, par le compas très sûr de la charité : il ne réussira jamais à construire avec une véritable habileté l'édifice spirituel dont l'apôtre Paul est l'architecte (1) ; il ne connaîtra pas la beauté de ce temple intérieur que le

(1) Cf. I *Cor.*, III, 10.

bienheureux David désirait de présenter à Dieu, lorsqu'il s'écriait : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre demeure et le lieu où réside votre gloire (1). » Mais il élèvera sans art, dans son cœur, un temple sans beauté, indigne du Saint-Esprit et condamné à s'abîmer aussitôt. Loin d'avoir la gloire d'y habiter avec l'Hôte divin, il sera écrasé misérablement sous ses ruines.....

***

— Parmi les illusions et les erreurs qui nous avaient enflammés du désir de revoir notre patrie, nous flattant, comme le regard exercé de Votre Béatitude l'a bien reconnu, d'un vain espoir d'y trouver des avantages spirituels, ceci par-dessus tout nous poussait : les Frères qui nous visitent de temps à autre, nous empêchent de nous ensevelir comme nous le souhaiterions dans une retraite continuelle et un long silence. Une autre conséquence, c'est que nous sommes obligés, lorsqu'il en survient quelques-uns, de rompre le cours et de déroger à la mesure de notre abstinence quotidienne. Ce serait pourtant notre désir de l'observer toujours sans interruption, afin de châtier notre corps.

Nous sommes persuadés que pareille chose n'arriverait certainement pas dans notre province, où il ne se rencontre personne, ou peu s'en faut, qui suive notre profession.

***

— C'est l'indice d'une rigueur déraisonnable et inconsidérée, que dis-je ? c'est bien plutôt la marque d'une tiédeur extrême, que de n'être visité par personne. Quelqu'un va d'un pas trop lent dans la voie qu'il a embrassée, l'homme d'autrefois continue de vivre en lui : c'est justice que personne ne le vienne voir, je ne dirai point parmi les saints, mais parmi les gens du commun eux-mêmes.

Pour vous, si vous brûlez d'un amour véritable et parfois pour Notre-Seigneur, et suivez Dieu, qui est charité (2), avec une ferveur entière, fuyez en tels lieux inaccessibles qu'il vous plaira, les hommes fatalement vous y viendront trouver ; et

(1) *Ps.* xxv, 8. — (2) Cf. *Joan.*, iv, 16.

plus l'ardeur du divin amour vous mettra près de Dieu, plus grand sera la multitude des saints qui affluera vers vous. C'est la parole du Christ : une ville située sur une montagne ne peut être cachée (1). « Ceux qui m'aiment, dit le Seigneur, je les glorifierai ; mais ceux qui me méprisent seront sans honneur (2). »

Sachez-le, la ruse la plus subtile du démon, le piège le mieux dissimulé où il précipite les pauvres imprudents, consiste à leur ravir, tandis qu'il leur promet de plus grands biens, le gain nécessaire du profit quotidien. Il leur persuade qu'ils devraient chercher des solitudes plus cachées et plus vastes, qu'il peint à leur imagination toute fleuries des agréments les plus merveilleux. Mieux encore, il leur donne le mirage de lieux ignorés, inexistants ; ils les voient, comme s'ils les connaissaient ; ils les imaginent tout prêts à les recevoir, abandonnés à leur discrétion ; nulle difficulté à en prendre possession. Quant aux habitants de cette région, le menteur les représente traitables et faciles à conduire au chemin du salut : l'âme cueillera là-bas des fruits plus abondants. Mais, à la faveur de ses promesses, il ne veut que l'abuser et lui dérober le profit présent.

Que le moine écoute ce vain espoir : le voilà séparé de la société des anciens. D'autre part, toutes les chimères qu'il s'était formées dans son cœur s'évanouissent. Comme s'il sortait d'un profond sommeil, il ne trouve rien, en s'éveillant, de ce qu'il avait rêvé. Les exigences de la vie devenues plus grandes, des liens inextricables le tiennent comme dans un filet ; et le démon ne lui laisse même pas le loisir de respirer, pour songer aux biens qu'il s'était promis. Il a voulu fuir les visites rares et toutes pénétrées d'esprit surnaturel que lui faisaient les Frères ; il est pris tous les jours dans la presse des séculiers. Jamais plus il ne retrouvera, même en un degré médiocre, le calme ni la régularité de la vie anachorétique.....

***

— Vous avez apporté remède à toutes nos illusions ; votre doctrine a démasqué les tromperies diaboliques qui nous troublaient si violemment. Nous vous prions de nous expliquer

(1) Cf. *Matth.*, v, 14. — (2) I *Reg.*, II, 30 (LXX).

encore ce mot de l'Évangile : « Mon joug est doux, et mon fardeau léger (1). » Car il paraît assez opposé à ce que dit le Prophète : « A cause des paroles de vos lèvres, j'ai gardé des voies dures (2). » D'autant que l'Apôtre lui-même déclare : « Tous ceux qui veulent vivre avec piété dans le Christ Jésus, auront à souffrir persécution (3). » Ce qui est dur et semé de persécutions, ne peut être léger ni suave.

***

— La parole de Notre-Seigneur et Sauveur est parfaitement vraie : le témoignage de l'expérience peut nous en fournir une preuve facile. Il suffit d'entrer dans le chemin de la perfection de la manière qui convient et comme le Christ le veut, — de mortifier tous nos désirs et retrancher nos volontés mauvaises, — de ne point souffrir qu'il nous reste rien des biens de ce monde, qui donnerait prise au démon pour nous dévaster et déchirer selon son bon plaisir, — plus encore, de comprendre que nous ne sommes point maîtres de nous-mêmes, et d'accomplir en vérité l'oracle de l'Apôtre : « Je vis, non pas moi, c'est le Christ qui vit en moi (4). »

Que peut-il y avoir de pénible, que peut-il y avoir de dur pour celui qui a embrassé le joug du Christ de toute son âme et qui, affermi dans la vraie humilité, et le regard toujours attaché aux souffrances du Christ, parmi toutes les injures qui lui sont faites se réjouit et dit : « C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, dans les opprobres, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour le Christ ; car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort (5) » ?

Quelle atteinte à son patrimoine fera souffrir celui qui, glorieux de son parfait dénûment, a rejeté volontairement pour le Christ toutes les pompes de ce monde, et regarde toutes ses convoitises comme de l'ordure, afin de gagner le Christ (6) ; qui méprise et écarte de son cœur toute angoisse que lui pourrait donner la perte de ses biens par la méditation continuelle de ce précepte évangélique : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Ou qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme (7) ? »

(1) *Matth.*, XI, 30. — (2) *Ps.* XVI, 4. — (3) II *Tim.*, III, 12. — (4) *Gal.* II, 20. — (5) II *Cor.*, XII, 10. — (6) Cf. *Phil.*, III, 8. — (7) *Matth.*, XVI, 26.

Quelle privation pourra bien attrister celui qui reconnaît que tout ce que les autres peuvent lui ravir ne lui appartient pas, et proclame avec un courage invincible : « Nous n'avons rien apporté en ce monde ; il n'est pas douteux que nous ne puissions non plus rien emporter (1) » ? Quelle indigence abattra la force d'un homme qui ne veut avoir ni sac pour le chemin, ni argent dans sa ceinture (2), mais se glorifie avec l'Apôtre « dans les jeûnes multipliés, dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité (3) » ?

Quel labeur, quel ordre, si dur qu'il soit, de son ancien pourra troubler dans sa tranquillité de cœur celui qui, n'ayant point de volonté propre, va au-devant de tout ce qui lui est commandé, non seulement avec patience, mais avec joie ; qui, à l'exemple de notre Sauveur, ne cherche pas à faire sa volonté, mais celle du Père, lui disant à son tour : « Non pas comme je veux, mais comme vous voulez (4) » ? Quelles injures, quelle persécution pourront effrayer, mais plutôt quel supplice pourra ne pas réjouir celui qui, parmi les coups, sans cesse avec les Apôtres exulte et souhaite d'être jugé digne de souffrir l'opprobre pour le nom du Christ (5) ?

Que si le joug du Christ ne nous paraît, au contraire, ni léger, ni suave, il n'est que juste de l'attribuer à notre résistance opiniâtre.

Traduction du R. P. Dom E. Pichery, O. S. B.

(1) I *Tim.*; VI, 7. — (2) *Matth.*, X, 9-10 ; *Marc.*, VI, 8-9. — (3) II *Cor.*, XI, 27. — (4) *Matth.*, XXVI, 39. — (5) Cf. *Act.*, V, 41.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Ligue spirituelle des Corporations chrétiennes

En présentant l'Union *Duc in altum*, dans notre numéro de septembre dernier, nous exprimions un vœu : Pourquoi, disions-nous, les chrétiens fervents ne se grouperaient-ils pas dans chaque profession, comme le font les officiers de marine ? et pourquoi ces divers groupes n'entreraient-ils pas en relations régulières de charité et de prières ?

Notre vœu est devenu une réalité par la fondation de la *Ligue spirituelle des Corporations chrétiennes*. C'est une grande joie de l'annoncer.

Le titre de la *Ligue* dit clairement sa nature et son but.

Elle est d'abord une association des *corporations* chrétiennes. Elle veut favoriser le vaste et heureux mouvement qui pousse toutes les activités à se grouper dans le cadre professionnel. Pour mener les âmes à Dieu l'Eglise n'a-t-elle pas de tout temps utilisé la force que nous puisons tous dans notre profession ? Des devoirs d'état identiques, des habitudes, des nécessités, des épreuves communes portent les chrétiens d'un même métier à mener la même vie religieuse.

D'autre part, il n'est pas normal que des corporations chrétiennes s'ignorent les unes les autres. Ne sommes-nous pas tous « membres d'un même corps » ? dit saint Paul. Comme les individus, les corporations doivent s'aimer et s'entr'aider. C'est ce que la *Ligue* s'efforcera de rendre plus facile. Les corporations unies se soutiendront mutuellement par la prière, l'entraînement de l'exemple et, en général, par la communication de leurs biens spirituels.

Il importe, en effet, de remarquer qu'elle est une *Ligue spirituelle*, et que, laissant à d'autres organismes le soin des intérêts matériels des corporations, elle poursuit un but proprement spirituel. C'est une application très heureuse, et qui deviendra certainement très féconde, du dogme de la communion des saints.

Déjà sont ainsi unies plusieurs corporations chrétiennes. Reste à préciser quelques-uns des moyens par lesquels la *Ligue* développera son activité. Ce sera fait prochainement dans une réunion des délégués

des corporations affiliées, réunion qui aura lieu à l'Archevêché de Paris, sous la présidence de S. Em. le Cardinal Archevêque. Pour la préparer, le lieutenant de vaisseau Jacques Missoffe, de l'Union D. I. A., auquel revient le mérite de cette initiative d'inspiration si chrétienne, a adressé la lettre suivante aux groupes corporatifs :

C'est un fait que l'idée corporative est en grand progrès parmi nous. Comme autrefois les catholiques recommencent à s'unir selon leur métier, leur profession. Ainsi se sont groupés, pour ne citer que quelques exemples, les Publicistes, les Professeurs de l'Université, les Officiers de marine, les Ingénieurs, les Médecins, les Catholiques des Beaux-Arts, les Cheminots. Tous affirment que, loin d'entraver l'exercice de leur profession, la doctrine et la morale chrétiennes le favorisent au contraire, qu'ils soient professeurs, officiers ou artisans. Ils trouvent dans leur foi une source inépuisable d'inspiration en même temps qu'une direction ferme et sûre.

Mais plusieurs pensent qu'il faut faire un autre pas en avant et tirer de l'idée corporative tout ce qu'elle contient de bienfaisance en unissant, non seulement les chrétiens dans la corporation, mais les diverses corporations entre elles. On ne peut que perdre à ce que les divers groupements professionnels demeurent impénétrables les uns aux autres. Il faut les unir.

Mais comment ?

Notons d'abord que notre pensée n'est point de prendre en main les intérêts proprement professionnels des diverses corporations, intérêts sauvegardés par d'autres organismes déjà formés ou en formation. Ce n'est nullement là notre but, et même nous l'écartons nettement et résolument.

C'est en tant que catholiques que nous voudrions fédérer les corporations, sur le terrain de la vie spirituelle. Puisque nous sommes chrétiens, pourquoi ne pas tirer tout le parti du dogme de la communion des saints ? Est-il possible, par exemple, qu'une corporation puisse tenir une assemblée sans prier pour la corporation voisine ? Est-il possible qu'une corporation riche en vie spirituelle ne se préoccupe point de faire part de sa richesse à une corporation dont la vie spirituelle languit ? Non. Nous devons prier les uns pour les autres ; nous devons mettre nos biens spirituels en commun, les riches venir en aide aux pauvres, les forts aux faibles, et

réaliser le vœu suprême du Christ Jésus, notre Maître : *Qu'ils soient un!*

Or nous pouvons *être un* par la prière mutuelle et la fraternelle communication de nos biens spirituels.

Cette union de prières est déjà établie entre les Professeurs catholiques de l'Université, les Publicistes chrétiens, les Officiers de marine, et la Société médicale de Saint-Luc. *La Ligue spirituelle des corporations chrétiennes* est fondée.

Nous rendons grâces au bon Dieu de ce premier résultat. Il est précieux. Mais on peut et on doit faire davantage. L'union peut devenir plus étroite entre les corporations et plus profitable à chacune d'elles. Aussi le moment nous semble-t-il venu de préciser de plus près les moyens par lesquels la *Ligue spirituelle* manifestera sa vie. Ces précisions doivent être l'œuvre de tous. Nous vous soumettons donc les grandes lignes de notre projet avec le vif désir de le voir amendé et complété :

Projet de statuts

de la *Ligue spirituelle des corporations chrétiennes.*

1. — Chaque fois qu'une corporation se réunit, tous les membres font une prière en commun pour les corporations unies.

(Nous pensons qu'il serait bon de choisir dans le Missel quelqu'une des prières, si profondes dans leur simplicité, que l'Église nous propose quand nous voulons prier pour nos frères.)

2. — Chaque trimestre, assemblée générale des corporations unies sous la présidence de l'Ordinaire du lieu ou de son délégué. A cette assemblée, l'une des corporations fait présenter un exposé sur la vie spirituelle de la corporation. Cet exposé pourrait être présenté par un membre du groupe, mais aurait été au préalable approuvé par l'Aumônier. Il aurait pour but de faire connaître les efforts de chaque corporation pour le progrès de la vie spirituelle de ses membres. L'on pourrait étudier ainsi en commun et sous leur jour le plus pratique les grands moyens de sanctification : par exemple, l'oraison dans la vie d'un homme du monde, la pénitence, les œuvres de charité et d'enseignement religieux, etc., etc.

3. — Une commission composée de l'aumônier et de quelques

membres de chaque corporation se réunirait à date fixe, soit pour préparer les assemblées générales de la *Ligue*, soit pour assurer l'exécution de leurs résolutions.

Telles sont les grandes lignes de notre projet. Nous serions heureux de le voir apprécier en toute liberté et simplicité chrétiennes. Ce que nous désirons surtout voir retenir, c'est l'esprit dans lequel il a été conçu et le but qu'il poursuit : unir par la prière mutuelle les corporations chrétiennes afin qu'elles s'entr'aident dans l'accroissement de leur vie spirituelle.

Paris, le 8 mars 1921.

JACQUES MISSOFFE.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).